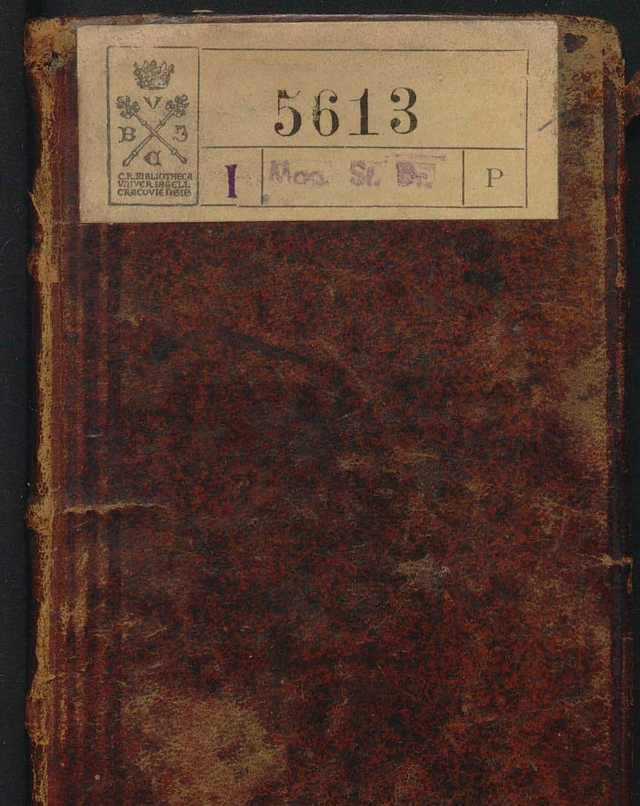

V
B J
C
C.R. BIBLIOTHECA
UNIVER. IAGELL.
CRACOVIENSIS
5613
I
Mag. St. Dr.
P


V
B
J
C
J
B
5613

Callières

LA VERITABLE POLITIQUE DES PERSONNES DE QUALITE'

Reimprimée à l'usage du College des Nobles des Pieuses Ecoles

MDCCLII.



à VARSOVIE

Dans l'Jmprimerie Royalle & de la Republique, *des Pieuses Ecoles.*

Etre illuſtre par ſes vertus, c'eſt étre noble & grand aux yeux de DIEU.

Saint Jerome.



A SON ALTESSE

MADAME LA COMTESSE
PONIATOWSKA
NE'E PRINCESSE
CZARTORYISKA
Castellane de Cracovie.

MADAME



Ous quels auspices plus heureux pourroit paroitre ce petit ouvrage, que

que nous prenons la liberté de presenter à Votre Altesse ! c'est un abregé complet de ces eminentes vertus, qui La distinguent, & qui comme d'une source inepuisable se sont si abondamment repanduës sur ses illustres rejettons, dignes Eleves de ses soins Maternels, fideles imitateurs de ses exemples, & objets actuels de notre admiration.

Votre Altesse penetrée de sublimes maximes, que ce livre renferme, ne pourra se dispenser de l'agreer, comme un thresor precieux & inestimable, dans le quel nous pui-

puiſerons les nobles & genereux ſentimens, que nous travaillerons à inſpirer à cette illuſtre Ieuneſſe, dont Votre Alteſſe doit ſe regarder comme la Mere, notre College lui devant ſon acroiſſement & ſes progrés.

Trop heureux, MADAME, ſi par une étude & meditation continuelle des grands & ſolides Principes, que nous offre cet Ouvrage, nous pouvions parvenir à former des ſujets dignes du modele que nous leur propoſerons. Mais quelques infructueux que puiſſent être nos efforts, nous ſerons toujours bien

flattés

flattés d'avoir reuni quelques-uns des traits de V. A. & sans cesse admirateurs de ses rares qualités, nous nous efforcerons par nos soins assidus pour l'education de notre Ieunesse à la quelle Votre Altesse daigne prendre un interet si particulier, à lui donner continuellement des preuves d'une très vive & très respectueuse reconnoissance, avec laquelle nous avens l'honneur d'être

MADAME

De Votre Altesse

les trés humbles & trés obeïssants serviteurs

Peres du College des Nobles des Pieuses Ecoles.



LA VERITABLE POLITIQUE DES PERSONNES DE QUALITE.



UOIQUE les Personnes de qualité ayent ordinairement plus d'esprit, & de lumiére que les autres, elles ne laissent pas de faire des fautes, qui quelquefois ruïnent leur fortune, & leur réputation. La source des malheurs qui leur arrivent, n'est pas mal-aisée à decouvrir : c'est que dans leur conduite la plûpart ne suivent aucune régle ; &

que souvent elles agissent par humeur, par caprice, ou par passion. Cependant c'est principalement aux personnes de Naissance que des régles de conduite sont necessaires. Leurs afaires sont importantes, leurs emplois considerables, leurs interêts délicats & dificiles à ménager. D'ailleurs elles ont d'ordinaire plusieurs ennemis couverts ou déclarez, qui observent avec des yeux critiques tout ce qu'elles font, & qui ne songent qu'à les perdre, afin de profiter de leur disgrace Tout cela montre la necessité où elles sont, de n'agir que par les régles de la prudence & de la véritable politique : Et c'est aussi ce qui m'a porté à proposer ici les maximes que l'on doit suivre dans le grand monde pour s'y conduire avec sagesse, & pour s'y maintenir avec honneur. Il n'y a aucune de ces maximes que je ne croye aussi utile dans la pratique, que vraye dans la speculation : Je ne prétens pas néanmoins qu'on doive les suivre sans les avoir examinées : je dis seulement ce qui me paroît le plus raisonable & le plus sûr, avec toute la sincerité que

doit avoir un honnête homme, qui en écrivant ne cherche point à faire montre de ſon eſprit, & de ſon habileté; mais qui veut ſimplement faire part, de ce qu'il peut avoir acquis de lumière, à ceux qui faute de réflexion, ou d'expérience, ne ſont pas aſſez inſtruits de pluſieurs choſes qu'il leur importe de ſçavoir. Au reſte, ſi j'ai tâché de faire voir dans cet Ouvrage combien la pratique de la véritable ſageſſe eſt avantageuſe, à ne la conſiderer même que par raport à la vie civile, je n'ai pourtant pas eu deſſein d'inſinuer qu'on peut agir dans la ſeule vuë d'acquerir ou de conſerver des biens temporels. J'ai marqué, au contraire, que nous devons nous propoſer une fin infiniment plus noble; & que nous rendre parfaits aux yeux de Dieu, lui obéir par amour & par reconnoiſſance, doit être le motif de toutes nos actions.

§. I.

Etre homme de bien.

ETRE homme de bien, eſt la plus avantageuſe de toutes les qualis

tez, puiſqu'elle renferme les principales vertus qui nous ſont neceſſaires pour accomplir nos devoirs; & qu'elle eſt en même-tems le fondement du vrai mérite, & le principe du ſolide bonheur. Mais ſi cette excellente qualité nous fait aquerir une gloire immortelle dans le Ciel, elle ne nous ſert pas moins pour vivre avec honneur, & pour joüir de quelque repos ſur la terre: car un homme d'une probité reconnuë eſt eſtimé de tout ce qu'il y a de perſonnes ſages & éclairées, & ſon merite lui ouvre le chemin aux premiers emplois. De plus, comme il eſt éxempt de toute paſſion dereglée, il joüit de l'heureuſe tranquillité qui régne dans les ames pures; & jamais la paix de ſon cœur n'eſt troublée par les divers accidens auxquels les hommes ſont ſujets; parce que toûjours ſoûmis aux ordres de la Providence, il trouve ſa conſolation dans ſa propre vertu; & comme rien n'eſt capable de lui ôter ce précieux thréſor qu'il renferme en lui-même, rien auſſi ne peut le rendre malheureux. Il n'en eſt pas ainſi de ceux qui

font confifter leur bonheur dans la fanté, la beauté, les richeffes, les dignitez, & dans les autres préfens qu'ils ont reçû de la nature, ou de la fortune: Tout cela leur eft fouvent ravi par mille accidens imprévûs, ou leur échappe, felon le cours ordinaire des chofes humaines, & alors ils font d'autant plus miferables qu'ils ne trouvent point dans leur propre fonds de quoi fe confoler de la perte de ces fragiles biens, auxquels ils avoient tant d'attache. Rien n'eft donc plus avantageux que de travailler à devenir homme de bien. Pour l'être véritablement, il eft neceffaire d'avoir une Foi vive & pure; c'eft-à-dire, d'être fortement convaincu de toutes les Veritez du Chriftianifme, d'en fuivre exactement les régles, & d'avoir une extrême horreur du libertinage & de l'impieté. Nôtre Religion porte avec foi des marques fi éclatantes de la divinité de fon origine, elle eft fi aimable & fi fainte, que les incredules qui ofent la méprifer, font tout-à-fait inexcufables. Quand on l'examine fans prévention, & avec un defir fincere de

s'éclaircir,on dècouvre bien-tôt qu'elle est véritable par son antiquité, pure dans sa morale, sublime dans ses mystéres, & divine dans son principe. Ainsi quel parti plus sûr pour nous, que de nous soûmetre à la Loi d'un Dieu qui aprés avoir établi son Eglise au milieu des Peuples Idolâtres, malgré l'opposition de toutes les Puissances de la Terre, les a obligées elles-mêmes nonobstant leur orgueil & leurs préjugez, à le reconnoître pour leur Créateur, & à lui rendre l'adoration qu'il mérite? Et que pouvons-nous faire de plus raisonnable que d'embrasser une doctrine confirmée par tant de miracles, apuyée du témoignage de tant de Martyrs, enseignée uniformement durant tant de siécles, défenduë par tant de grands hommes aussi celebres par la pureté de leurs mœurs, que par la solidité de leur esprit, & par leur érudition profonde. Outre la foi, il faut encore avoir l'amour, & la crainte de Dieu: son amour pour raporter toutes nos actions à sa gloire; & la crainte de ses jugemens, afin de nous retenir dans les bornes du de-

voir, quand ſon amour n'eſt pas aſſez fort pour arrêter l'impetuoſité de nos paſſions. C'eſt cet amour mêlé d'une crainte ſalutaire, éclairé par la foi, & animé par l'eſperance, qui eſt la vertu propre du vrai Chrétien, & qui en fait le caractere particulier : caractere infiniment plus glorieux que tous les autres, & le ſeul qui étant dignement ſoûtenu, ſoit capable de nous procurer une felicité parfaite. Ceux qui adorent JESUS-CHRIST comme leur Dieu, & qui cependant ſont engagez dans le ſchiſme ou dans l'hereſie, ſe flatent en vain d'arriver à cette ſouveraine felicité. Car nous aprenons de ce divin Maître, que pour y parvenir, il n'y a qu'une voye à ſuivre: Et peut-on raiſonablement ſe perſuader qu'on ſuit cette voye lorqu'on marche dans un chemin que des particuliers ſe ſont eux-mêmes tracé, après s'être ſeparez de l'Egliſe Catholique, qui eſt l'unique Epouſe de JESUS-CHRIST, la ſeule dépoſitaire de ſon Teſtament, & l'interprete fidéle de ſa parole. Demeurons donc inviolablement attachez à cette Egliſe

ſainte : C'eſt par là qu'on ſe délivre des doutes, des remords, des troubles, & des inquiétudes dont les hérétiques, & les incrédules mêmes ſont agitez. C'eſt par là, dis-je, que ſur le fait important de la Religion, on paſſe ſa vie dans une douce & tranquile ſecurité. Ne croyons pas pourtant que nôtre bonheur ne dépende que de nôtre foi ; il dépend auſſi de nos œuvres, & de la réconnoiſſance que nous devons avoir dé tant de biens dont Dieu nous a comblez. C'eſt lui qui nous a fait tout ce que nous ſommes : Nos corps & nos ames ſont les ouvrages de ſes Mains ; nos vertus ſont des dons de ſa grace ; nos avantages temporels ſont des bienfaits que nous avons reçû de ſon infinie bonté. C'eſt lui qui nous ſoûtient dans les tentations, qui nous fortifie dans les ſouffrances, qui nous conſole dans les déplaiſirs. C'eſt lui enfin qui a livré ſon Fils à la mort pour nous racheter, & qui a préparé une éternelle récompenſe aux fideles obſervateurs de ſes Loix. Ne ſoyons pas inſenſibles à tant de graces : Et puiſque pour

toute réconnoissance, Dieu ne demande que nôtre cœur, aimons un Bienfaiteur si grand & si aimable, obéïssons à ses commandemens, & persuadons-nous qu'on ne peut trouver de solide plaisir, ni de bien véritable, que dans une soûmission parfaite à ses adorables volontez.

§. II.
Honorer ceux de qui l'on a reçû la vie.

CE n'est pas ici proprement une maxime, c'est une Loi inviolable, qui de tout tems a été observée par les Nations les plus barbares, comme par les Peuples les mieux policez. Ce qui montre, que cette Loi qui se trouve gravée dans tous les cœurs ne peut être que naturelle. D'autre part, Dieu qui sçavoit que souvent la voix de la nature n'est pas assez forte pour se faire entendre aux hommes dans le tumulte des passions, leur a fait un commandement exprés d'honorer ceux de qui ils ont reçû la vie; & il les ménace des plus severes châtimens, s'ils osent

jamais violer ce précepte. Enfin la raiſon nous fait voir la juſtice de ce commandement : car n'eſt-il pas juſte de rendre nos reſpects, & nos ſervices à ceux qui aprés Dieu, nous ont donné l'être, & qui nous l'ont conſervé par leurs ſoins pendant nos permiéres années. Que les enfans, & principalement ceux qui étant d'une naiſſance illuſtre, doivent avoir de plus nobles inclinations, ne manquent donc pas de s'aquiterd'un devoir ſi legitime. Et s'ils ne veulent attirer ſur eux les funeſtes éffets de la colere de Dieu, & paſſer pour des ingrats, ou plûtôt pour des dénaturez, indignes de vivre, qu'ils conſervent toûjours pour leurs Peres & Meres les ſentimens d'amour, de ſoûmiſſion & de réconnoiſſance que la nature leur a inſpiré.

§. III.

Importance de l'Education.

LEs Enfans ſont coupables ſans doute, quand ils ne rendent point à leurs Peres le reſpect, & l'obéiſſan-

ce qu'ils leurs doivent : mais les Peres qui n'ont pas ſoin de bien élever leurs Enfans ne ſont gueres moins criminels. Car on peut dire que c'eſt de l'éducation que dépend presque toûjours le bonheur ou le malheur de la vie. Un méchant naturel eſt la ſource feconde de tous les vices, ſi l' on ne travaille aſſidûment à le corriger & à le tourner au bien. Un beau naturel ſe gâte s'il n'eſt point cultivé : Et dans un âge où les paſſions ſont ſi vives, le cœur flatté par la douceur des plaiſirs qui lui ſont offerts, s'y abandonne ſans réſiſtance, lorſqu'on n'a pas pris ſoin de lui faire connoître le poiſon q'ils cachent. Nous ne voyons que trop ſouvent les triſtes éffets d'une mauvaiſe éducation. Un jeune Homme qui a été mal élevé n'ayant ni ſçavoir ni mérite, eſt incapable de poſſeder aucune charge: ſes paſſions au gré deſquelles il ſe conduit, le portant à diſſiper ſes biens, & à tout ſacrifier pour ſe ſatisfaire, le font mépriſer & haïr de tout le monde : Ses déſordres ne manquent jamais de lui attirer de fâcheuſes affaires ; & quelquefois cela va ſi loin,

qu'il deshonore sa famille, & se perd de reputation pour jamais. Quel regret pour un Pere qui n'a pas travaillé de bonne-heure à faire instruire ce Fils avec soin, à lui inspirer la pieté, & à lui donner des lumiéres, pour régler ses mœurs & sa conduite, comme il y étoit indispensablement obligé. Mais quelle joye pour celui qui s'est apliqué lui-même à former l'esprit, & le cœur de son Fils, de le voir dés son entrée dans le monde s'acquerir une estime universelle, gagner les bonnes graces des honnêtes gens, s'acquiter avec distinction des premiers emplois qu'on lui donne, faire honneur à sa famille par ses belles qualitez, & devenir de jour en jour plus vertueux, plus sage, & plus habile. Voilà quels sont les fruits d'une bonne éducation: La tranquilité de cette vie, & la fecilité de l'autre, y sont attachées. Les Peres ne doivent donc rien négliger, ni rien épargner pour faire bien élever leurs Enfans: & les Enfans doivent regarder comme un tems précieux celui qu'on emploie à les instruire de leurs devoirs, & à leur donner les connois-

sances qu'on juge leur être nécessaires, & dont ils réconnoîtront eux-mêmes l'utilité dans la suite de leur vie. Ils doivent, dis-je, seconder par leur application, & par leur docilité le soin que l'on prend de leur éducation, puisque c'est une affaire qui les regarde directement, & dans laquelle ils ont plus d'interêt que personne.

§. IV.

Ce que doit aprendre un jeune homme de Qualité.

TOUTES les sciences contiennent plusieurs véritez; & comme nous souhaitons naturelement de connoître la vérité, il y a toûjours quelque plaisir à s'attacher aux sciences. On ne doit pas néanmoins les embrasser toutes indifferemment. Il y en a qui sont à la mode, & qu'on n'aprend que pour se divertir. Mais il y en a d'autres qui sont necèssaires, & surtout à un homme de Qualité. La Morale, la Politique, & l'Histoire sont de ce nombre: la premiére lui fournit des principes certains pour régler ses

mœurs, & les deux autres lui donnent des lumiéres pour se conduire avec prudence. Les Mathematiques renferment tant de belles découvertes; elles sont si estimées en ce tems-ci, qu'il en faut au moins sçavoir ce qui est le plus facile & le plus d'usage, comme l'Arithmetique, la Geographie, la Sphere; à quoi on peut ajoûter une legere connoissance de la Geometrie, qui rend ceux qui s'y apliquent, retenus & circonspects dans leurs jugemens; qui leur enseigne à suivre dans la recherhe de toutes sortes de véritez, une methode exacte; & qui les acoûtume insensiblement au travail de l'atention si necessaire dans les sciences, & dans les affaires. Il est encore plus important d'être instruit de la vraie Rhetorique, je veux dire, celle qui aprend non-seulement à bien parler, mais encore à persuader. Ce bel Art est quelquefois de grand usage en des ocasions, où la force, le courage & la valeur seroient inutiles: il sert à s'insinuer avec adresse dans l'esprit des Princes & des Grands, à traiter avec les amis, les ennemis, &

les étrangers, à ſe rendre maître des cœurs, & à tourner comme l'on veut les eſprits des Soldats & des Peuples. La Philoſophie n'eſt pas moins utile : elle forme extrêmement l'eſprit ; elle l'éclaire, & lui donne plus d'étenduë. La Logique, & la Métaphyſique, le rendent plus juſte, & plus fin ; & la Phyſique lui découvrant les ſecrets de la nature, & lui faiſant conſiderer la beauté, l'ordre, l'enchaînement admirable des differentes parties de l'Univers, le porte en même tems à adorer l'Auteur d'un ſi merveilleux Ouvrage. L'étude des Langues doit préceder l'étude des Sciences plus ſerieuſes, excepté celle de la Morale, dont on ne ſçauroit trop-tôt apprendre les principales régles. On ne doit pas négliger les exercices du corps : ils entretiennent la ſanté, rendent la conſtitution plus forte, & donnent aux actions exterieures un air libre, & une certaine grace qui frappe d'abord agréablement : ce qui n'eſt pas dans le monde un petit avantage. Je ne parle point ici des ſciences propres de chaque Etat : je ſuppoſe qu'un jeune

homme destiné à servir l'Eglise, s'instruit à fond de la Theologie ; un Homme de Robe, des Loix & des Coûtumes ; & un Homme d'Epée, de tout ce qui regarde la Guerre.

§. V.

Quel doit être le but de ses Etudes.

LEs actions qui seroient bonnes d'elles-mêmes, changent de nature quand elles sont faites par un mauvais principe. L'étude est une occupation qui de soi est bonne & honnête : mais il faut éxaminer par quel motif on s'y aplique. C'est d'ordinaire ou pour acquerir de la réputatiou, ou pour se procurer quelque établissement avantageux, ou pour être utile au public conformement à l'ordre de la Providence, qui veut que chacun travaille selon ses forces, & selon les talens qu'il a reçû. Les deux premiers motifs sont mauvais : il vaudroit mieux ne pas étudier que de le faire par orgueil, ou par interêt. Le troisiéme étant fondé sur la Loi naturelle, &

ſur les principes de la Réligion, eſt bon & digne d'un cœur noble. Ainſi ceux qui ſont chargez de l'éducation des Enfans, doivent leur faire comprendre de bonne heure, que le tems de leurs études ne peut être bien employé, s'ils ne le raportent à la gloire de Dieu, à leur propre perfection, & à l'utilité de l'Etat ou de l'Egliſe.

§. VI.

Du bon uſage de la Science.

IL me ſemble que ceux qui ſont élevez au-deſſus des autres par leur naiſſance ou par leurs dignitez, devroient auſſi les ſurpaſſer par l'étenduë de leurs connoiſſances. Du moins on ne peut douter que la ſcience ne ſoit fort utile à un Homme de Qualité, pourvû qu'il en ſache faire un bon uſage, & qu'au lieu de s'enorgueillir de ſes lumiéres, il s'en ſerve à régler ſon cœur, & à perfectionner ſon eſprit. Sur ce pied-là, quelque ſçavant qu'il puiſſe être, il ne doit jamais faire hors de propos une vaine montre de ſon érudition, diſputer avec cha-

leur sur des bagatelles, vouloir tout reduire à son sens, & parler d'un ton dogmatique; ces maniéres pedantesques déplaisent extrémement aux honnêtes gens. La connoissance des belles Lettres doit polir nos mœurs, & nous inspirer plus de douceur, de discretion & de retenuë Aussi voyons-nous qu'ordinairement les vrais Sçavans ont beaucoup de moderation, d'humilité, & de sagesse; parce qu'à proportion qu'ils ont plus de lumiéres, ils connoissent mieux & leurs défauts, & leurs devoirs.

§. VII.
Ce que l'on doit à ses Parens.

LEs Loix de la Nature & de la Bienseance nous obligent de rendre à nos Parens le respect qui leur est dû; de défendre leur honneur, & de soûtenir leurs interêts, quand nous le pouvons faire sans injustice. Outre que c'est un devoir, c'est encore un avantage considerable que de demeurer étroitement uni avec ses proches.

On ne voit gueres tomber en décadence les familles qui ſont unies de la ſorte : elles s'aident & ſe ſoutiennent mutuellement, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leurs amis ; & cette bonne intelligence les maintient en honneur & en autorité. Quand même nos Parens n'auroient pas beaucoup de merite, la bienſéance & la charité veulent que nous évitions de rompre avec eux ; que nous cachions leurs défauts autant qu'il eſt poſſible, & que dans l'occaſion nous ne refuſions pas de les ſervir.

§. VIII.

Etre ſoûmis aux Loix de l'Etat.

LE droit Divin, l'ordre de la ſocieté civile, le bien général des Peuples, demandent que chaque particulier ſe ſoûmette aux Loix. Dans un Etat Monarchique les Sujets ſont obligez d'honorer leur Roi, & de lui obéir ; & dans les Republiques, on doit être ſoumis aux Magiſtrats : c'eſt un devoir indiſpenſable, & une Loi

reçûë de tout tems par toute la terre. Ce qui est autorisé dans un Etat par un long usage, ne doit être changé que pour des raisons & plus fortes que celles qui l'ont fait établir, & plus utiles au bien universel auquel chacun est obligé de concourir. Les nouvautez que des particuliers voudroient introduire dans l'administration d'un Royaume, seroient plutôt capables de le détruire que d'en afermir, ou d'en augmenter la puissance. L'Histoire est pleine d'éxemples qui prouvent cette verité. C'est en vain que ceux qui se révoltent contre leurs Souverains, les accusent de violence & de tyrannie; l'ambition qui aveugle ces rebelles, les empêche de considerer que Dieu nous ordonne d'obéïr aux Puissances qu'il a établies sur nous, quand elles abuseroient de leur autorité; à moins que ce ne fût pour nous obliger à faire ce qu'il nous défend lui-même: Que les Loix Civiles ont toûjours condamné la rebellion, quelque specieux prétexte qu'on ait pû lui donner: & qu'enfin il est constant par l'expérience de tous les siécles, que les hor-

ribles maux que cauſent les guerres civiles, & les révoltes des Sujets, ſont ſans comparaiſon plus grands que ceux qu'un Prince peu équitable fait quelquefois ſouffrir à ſon Peuple. Outre que s'il étoit permis aux particuliers de deſobéïr à leurs Superieurs quand ils croiroient avoir droit de s'en plaindre, comme les rebelles ſuppoſent, il n'y auroit point de Societé, ni de forme de Gouvernement qui pût ſubſiſter ; puiſque chacun trompé par ſes paſſions, ne manqueroit jamais de raiſons apparentes pour s'oppoſer aux Puiſſances les plus légitimes. Ainſi quelque mauvais uſage que faſſent de la ſouveraine autorité ceux qui en ſont revêtus, que les Peuples demeurant dans les bornes du devoir & de l'obéïſſance, reconnoiſſent en cela Dieu irrité qui les châtie : & qu'ils le ſupplient, lui, qui tient en ſa main les cœurs des Rois, de donner à leur Princes les vertus neceſſaires pour gouverner avec autant de bonté que de juſtice. Heureux cependant l'Etat, où le Roi regarde ſes Sujets comme ſes enfans, & où ſes Sujets le conſidé-

rent comme leur pere ! Heureux le Royaume, où le Prince ne s'applique qu'à procurer la felicité de ses Peuples, & où les Peuples tâchent de repondre dignement aux soins que leur Souverain prend de leur bonheur ! Heureux donc le Païs, ou l'on voit cette union parfaite, & cette admirable correspondance de tous les membres de l'Etat avec leur auguste Chef !

§. IX.

N'être ataché qu'au Roi.

CETTE Maxime n'est qu'une suite de la précédente. Car les Loix de l'Etat nous obligent d'obéïr au Roi, & nous défendent tout engagement contraire à ce premier devoir. Or ceux qui se dévoüent entiérement à quelque personne élevée au-dessus d'eux par son rang, ou par sa puissance, sont en danger de manquer de fidélité à leur Prince, lorsque les personnes à qui ils se sont attachez, en manquent elles-mêmes. C'est pourquoi les Sages ont toûjours desaprouvé ces liaisons trop étroites, & ces

engagemens particuliers, qui en pluſieurs rencontres ſe trouvent oppoſez à nos obligations naturelles. Il nous doit ſuffire de rendre aux premiéres Têtes de l'Etat les reſpects qui leur ſont dûs, ſans jamais nous donner à elles, de telle ſorte que nous leur vendions, pour ainſi dire, nôtre liberté, dont le Roi ſeul eſt le maître. Ce n'eſt pas que je blâme en général l'atachement que l'on a pour les Grands. Car ſi cet attachement ne va point juſqu'à nous faire ſuivre aveuglement leurs paſſions criminelles, & qu'il n'ait rien de contraire à nos devoirs, on ne peut pas les condamner : mais il faut prendre garde ſi ces Grands ſont eux-mêmeſ atachez & ſoûmis au Souverain, & s'ils ne prétendent point par leur bienfaits nous faire entrer avec eux dans des engagemens qui ne puiſſent compatir avec l'obéïſſance qui lui eſt duë. Que ſi nous reconnoiſſons qu'ils ayent un deſſein ſi criminel, c'eſt alors qu'il faut s'éloigner d'eux, & ſacrifier généreuſement à nôtre devoir, l'eſpérance de quelque avantage que ce puiſſe être. Il arive même que les pro-

messes flatteuses que font les Grands qui se rendent Chefs de parti, n'ont presque jamais leur éffet; parce qu'au lieu de pouvoir faire du bien aux autres, ils tombent eux-mêmes dans toute sorte de miseres. Ils y précipitent ceux qui se sont attachez à leur fortune : & les uns & les autres reçoivent enfin le juste châtiment qu'ils ont merité. Soyons donc persuadez que quelques révolutions qui arivent dans un Royaume, il faut toûjours s'attacher au Roi. & que c'est le parti le plus juste & le plus avantageux de tout.

§. X.

Contre ceux qui osent censurer le Gouvernement.

CE ne peut être que par une temeraire presomption que des Sujets trouvent à redire à l'administration de l'Etat, s'imaginant que les affaires publiques iroient mieux si elles étoient conduites selon leurs idées. C'est à eux à se soûmettre aux Loix, & à se conformer aux Reglemens qui doivent

vent être observez sans murmure, & sans opposition de leur part. La reformation des abus qui se glissent de tems en tems dans le Royaume, seroit sans doute à souhaiter : mais les moyens de la procurer sont si dificiles, que de l'entreprendre sans une autorité légitime, ce seroit plutôt travailler à ébranler la Monarchie qu'à y établir le bon ordre. Des Particuliers sont coupables, s'ils osent censurer le Gouvernement. Il n'apartient qu'au Roi, & à ses Ministres, d'examiner s'il y a dans l'Etat des desordres à corriger. Si cependant les Assemblées des Etats, qui se tiennent en divers lieux, découvrent quelque abus dans leurs Provinces, elles peuvent se servir de l'autorité que le Roi leur donne pour les reformer. Et quand leur autorité ne sufit pas, & que les desordres, dont il s'agit, tirent à consequence, elles doivent en donner avis à Sa Majesté, afin qu'elle y remedie de la maniére qu'elle jugera la plus avantageuse à son Peuple. Mais après tout ce qui pouroit être allegué, le Roi doit demeurer le maître. Et

quand même il n'acorderoit pas des demandes qui paroîtroient bien fondées, on doit se persuader qu'il n'en use ainsi que pour le bien de ses Sujets, & pour des raisons qui ne sont connuës qu'à lui, & à son Conseil.

§. XI.
Contre les Auteurs des Troubles & des Conspirations.

ON peut juger par ces principes combien sont criminels ceux qui sous prétexte de demander la reformation de quelques abus, excitent des troubles dans l'Etat, & y causent par leur revolte ces desordres funestes qui l'ébranlent quelquefois, & même qui le renversent entierement. Lorsque ces dangereux partis se forment, il se trouve des gens, qui pour se faire craindre, affectent de rendre leur fidélité suspecte, esperant que pour les retenir dans le devoir, on leur acordera les graces & les emplois qu'ils souhaitent. C'est une fausse politique,

& une méchante finesse, que d'employer ces moyens captieux, pour s'avancer à la Cour. L'expérience nous aprend qu'on ne réüssit point par cette voye; & qu'au contraire il arrive presque toûjours, qu'on se perd en la suivant. Ces raisons, & sur tout l'attachement à nôtre devoir, doivent nous obliger en toutes sortes d'occasions de rejetter constamment les propositions qui lui sont oposées, & d'éviter jusqu'aux moindres choses qui pouroient faire douter de nôtre fidélité. Quelques criminelles que soient les conspirations dont on vient de parler, elles le sont pourtant moins que celles qui s'ataquent à la Personne sacrée des Rois, & qui ne tendent à rien moins qu'à les détrôner. Les Chefs de ces factions détestables doivent être regardez comme des furieux, qui sacrifient tout à leurs passions, & comme les plus cruels ennemis de leur Patrie. Ces rebelles ont beau declarer hautement qu'ils n'ont pris les armes que pour maintenir les Loix de l'Etat : ce prétexte usé n'est plus propre à tromper personne. Car après ce que tant d'ha-

biles gens ont écrit ſur cette matiére, on ne peut ignorer, que ſelon les Loix divines & humaines, chacun eſt indiſpenſablement obligé d'être fidéle à ſon Prince, & qu'un Souverain légitime ne reléve que de Dieu ſeul. D'où il ſuit, que ceux, qui bien loin de lui obéir, prétendent ſe mettre à ſa place, ou la donner à un autre, ſont condamnez par les Loix mêmes dont ils ſe vantent fauſſement d'être les Défenſeurs. En France, en Angleterre, & dans preſque tous les Royaumes du Monde, le Sceptre ne peut paſſer d'une main en une autre, que par droit de ſucceſſion. Et le plus grand de tous les crimes que des Sujets puiſſent commettre, c'eſt d'entreprendre d'uſurper la puiſſance Souveraine. Ainſi il faut avoir en horreur ces attentats ſur l'autorité des Rois. Nous devons faire tous nos éforts pour leur conſerver la Couronne, ſi l'on veut la leur enlever : & pour les maintenir ſur le Trône au peril de nôtre propre vie. Il n'y a que cette union des fidéles Sujets avec leur Prince légitime, qui puiſſe empêcher la ruïne d'un Etat troublé par des guerres civiles, & qui

ſoit capable d'y établir la paix & la tranquilité.

§. XII.

Moyens pour ſe faire aimer.

IL n'eſt rien de ſi avantageux dans le commerce du Monde, que de ſçavoir ſe faire aimer. En effet, celui qui ſçait ſe rendre maître des cœurs, entreprend peu d'affaires qui ne lui réuſſiſſent, parce qu'il trouve par tout des protecteurs & des amis. Mais comment entrer dans les cœurs, dira-t-on? il eſt ſi mal-aiſé de les gagner. Pas tant que l'on ſe l'imagine. En premier lieu, l'honnêteté eſt un moyen très-propre pour cela. Elle rend l'eſprit ſouple, docile, inſinuant; elle nous empêche de choquer les autres; elle nous porte à nous acommoder à leur humeur autant que nôtre devoir le permet: la complaiſance & les égards qu'elle nous fait avoir pour ceux avec qui nous vivons, nous concilie leur bienveillance: la ſincerité ſert auſſi beaucoup à s'attirer l'amitié & la confiance de ceux que l'on pratique, pour-

vû que cette vertu ſoit acompagnée de prudence & de diſcretion. Une humeur bienfaiſante eſt encore une voye ſure pour aller au cœur. Du moment qu'un homme paſſe pour officieux & obligeant, on ſe ſent diſpoſé à l'aimer, avant même que de le connoître, & ſa preſence acheve ce que ſa réputation avoit commencé. A ces divers moyens ajoûtons-en un, qui les enferme tous en quelque ſorte. Voulez-vous vous faire aimer des autres, aimez-les vous-même le premier ; témoignez-leur de l'atachement, & de l'eſtime. Le plaiſir d'être aimé eſt ſi doux, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer à ſon tour, & de favoriſer la perſonne qui nous le cauſe. Voilà quelques moyens généraux qui ſont de grand uſage pour s'inſinuer dans les cœurs. Peu de gens les mettent en pratique, peu de gens auſſi en ſentent les heureux éfets. Je ne marque point les moyens particuliers dont on peut ſe ſervir pour ſe faire aimer des hommes ; cela dépend de leur âge, de leur humeur, de l'état de leurs afaires, & des diférens caracteres de leur eſprit. J'ajoûte ſeulement qu'ils ont

presque tous un foible, ou une passion dominante par où il est facile de les gagner : mais comme cette passion est ordinairement déreglée, on ne doit point être assez lâche pour les flatter par cet endroit, afin d'obtenir d'eux ce qu'on souhaite. Car ce seroit violer cette Loi de l'honneur, apuyée sur les principes de la Morale Chrétienne, qu'il n'est jamais permis d'employer des moyens illicites, quand même ce seroit pour réüssir dans les entreprises les plus justes.

§. XIII.
De la haute Naissance, & de la Réputation.

IL vaudroit beaucoup mieux pour un Homme de Qualité qu'il eût perdu la vie, que de perdre l'honneur par quelque action honteuse, ou criminelle. Plus son extraction est illustre, plus il est coupable, s'il dégénére de la vertu de ses Ayeux. Les grands biens, les dignitez, la haute naissance, qui relévent le merite des personnes qui sont déja en estime, ne ser-

vent qu'à augmenter la confusion & la honte de ceux qui se sont perdus de réputation par leurs desordres A quoi pensent donc tant de gens qui se piquent d'être de Qualité, en même-tems qu'il vivent d'une maniere peu Chrétienne, & peu digne d'un honnête homme ? Croyent-ils que l'honneur soit un bien héréditaire, & que la gloire de leurs Ancêtres réjallira sur eux, tandis qu'ils les deshonorent en quelque sorte par leurs vices ? La vraie Noblesse, & la vraie Grandeur, est celle de l'Ame: & si les Gentils-hommes sont préferez aux Roturiers, c'est parce qu'on suppose qu'ils ont des qualités dignes de leur naissance illustre. La droiture, la générosité, le courage, la valeur, la fidélité pour leur Prince, le zele pour le bien de l'Etat, sont les Caracteres qui doivent les distinguer. C'est par la pratique de ces vertus qu'ils peuvent rehausser avantageusement l'éclat de leur origine, & surpasser la gloire de leur prédécesseurs. Mais ils doivent se souvenir qu'une seule mauvaise action sufit pour détruire tout ce qu'on avoit acquis

de réputation en plusieurs années. Quel malheur de perdre un bien si precieux pour s'abandonner aux mouvemens desordonnez de quelque passion violente ! Si les jeunes gens consideroient combien la bonne réputation est avantageuse, ils en seroient sans doute beaucoup plus retenus & plus sages. Qu'ils sachent donc qu'en ce tems-ci, c'est par elle que l'on gagne les bonnes graces du Prince, & que l'on s'avance à l'Armée & à la Cour; que c'est elle qui donne cours au merite, & qui le fait honorer par tout; que c'est par elle enfin, qu'on se fait des amis, & qu'on est regardé favorablement de tout le monde. Au contraire, un malhonnête homme, & qui passe pour tel, est haï & méprisé! on le fuit, & personne ne veut entrer en commerce avec lui. Il ne doit point prétendre à la faveur du Prince, ou des Ministres: on n'a garde d'avancer celui qu'on n'estime pas, & dont par consequent on se défie. Ainsi il n'y a point de graces, point d'emplois a esperer pour un homme sans honneur. S'il a de grands biens, quelques mi-

ſerables eſclaves de l'interêt s'atacheront peut-être à lui : mais il n'aura jamais d'ami veritable, & il ſe verra banni pour toûjours de la ſocieté des honnêtes gens.

XIV.
Du choix d'un Etat.

C'EST une action de dangereuſe conſequence, que de choiſir trop à la hâte un état pour tout le cours de la vie. Vous ne devez vous determiner là-deſſus qu'après avoir bien éxaminé vos inclinations, vos forces, vos talens: & conſiderez enſuite ſi vous êtes capable de remplir tous les devoirs attachez à la profeſſion que vous voulez embraſſer, & ſi vous pourrez ſupporter le travail & la peine qui s'y rencontrent. Prenez conſeil en cette occaſion d'une perſonne ſage & éclairée ; découvrez-lui avec confiance vos ſentimens les plus ſecrets. Comme le choix d'un état eſt la plus grande affaire de la vie, vôtre premier ſoin doit être de conſulter *Dieu* là-deſſus, & de lui demander ſa grace; car ſans

cette divine lumiére vous ne pouvez connoître quel eſt l'emploi que la Providence vous a deſtiné. Chacun doit ſur tout ſe défier de ſoi-même, & s'obſerver de bien près ; parce qu'il eſt à craindre que ſelon la pernicieuſe coûtume de ce ſiécle, nôtre panchant naturel ne nous porte à nous déterminer ſur ce choix important que par des conſiderations humaines, ſans nul égard pour le ſalut. Que l'amour propre n'ait donc aucune part à la réſolution que vous prendrez dans une conjonɛture ſi délicate. Cependant ſi après avoir éxaminé toutes choſes, vous ne reconnoiſſez point, que Dieu vous apelle à une autre condition, vous devez demeurer dans celle où il vous a fait naître Diſpoſer autrement de ſoi ſans vocation, faire des vœux, changer d'habit, & de façon de vivre, c'eſt plutôt chercher en vain à calmer ſes inquietudes, que travailler ſolidement à ſon bonheur. Quand on paſſe d'une condition à une autre, on riſque toûjours beaucoup, à moins que cela ne ſe faſſe ſelon les régles de la véritable ſageſſe. Ainſi gardez-vous

bien de changer d'état par caprice ou par passion. Un pareil changement n'est jamais heureux, & l'on en fait une longue pénitence, si la raison éclairée par la Foi ne le juge avantageux & necessaire.

X V.

Etre vigilant, apliqué, laborieux.

L'APLICATION est necessaire pour faire bien tout ce que l'on fait. Si les grands Génies, quelque atentifs & quelque habiles qu'ils soient, ne sont pas toûjours heureux dans leurs entreprises: quel succes peut atendre un esprit moins éclairé qui ne s'aplique pas fortement à faire réüssir ses desseins? Un homme qui veut s'avancer, trouve mille obstacles en son chemin. Ses envieux s'oposent à son élévation; ses concurrens s'empressent pour obtenir le poste où il aspire; Ceux qui le précédent veulent empêcher ses progrez; ceux qui le suivent font leurs éforts pour l'ateindre; ceux qui marchent avec lui tâchent de le devancer:

le moyen de vaincre tant d'ennemis à moins que d'avoir beaucoup de vigilance ? D'ailleurs nous vivons dans un ſiécle où rien ne plaît que ce qui eſt excellent & parfait en ſon genre: tout ce qui n'eſt que mediocre eſt mépriſé, ou peu eſtimé. Or quelque genie qu'on puiſſe avoir, il eſt preſqu'impoſſibile d'exceller, en quoi que ce ſoit, ſans une aplication extreme. C'eſt donc ſe flater que de croire devenir habile homme, ſi l'on n'eſt reſolu de travailler beaucoup, & conſtamment.

XVI.

Des premiéres entrepriſes.

C'EST une maxime commune, mais très utile, qu'il faut prendre de juſtes meſures avant que de rien entreprendre, en ſorte qu'on n'ait rien à ſe réprocher s'il arrive un mauvais ſuccez. J'ajoûte qu'on doit faire tous ſes éforts pour venir à bout des premiéres entrepriſes où l'on s'engage. C'eſt bien ſouvent là-deſſus que roulent la fortune & la réputation d'un homme qui commence d'être employé. S'il ne réüſſit pas la premiére fois, on

préſume que c'eſt faute de jugement & de conduite; de ſorte qu'on ne lui confie point d'emploi conſiderable, où il puiſſe ſe ſignaler. A l'Armée, par éxemple, c'eſt un étourdi, dira t'on, il ſe fit battre mal à propos en telle rencontre: ſa témérité feroit ſans doute échoüer l'entrepriſe dont il s'agit maintenant : ainſi il en faut donner le ſoin à un autre qui ſoit plus ſage que lui. Voilà comme on parle. Cependant ce jeune Officier que l'on blâme, n'eſt nullement coupable de la faute qui lui eſt imputée: il a très bien fait ſon devoir. N'importe: s'il a manqué ſon premier deſſein, on ne laiſſe pas de l'accuſer d'imprudence. Or puis qu'on eſt quelquefois aſſez injuſte pour condamner ceux même, qui n'ont point fait de faute; quelle indulgence aura-t'on pour celui qui dans ſon premier emploi ne ſe comporte pas bien ? Les premiéres impreſſions qu'on donne de ſoi, durent ſi longtems, qu'un jeune homme ne ſçauroit prendre trop de précautions pour bien commencer, & pour faire concevoir d'abord une opinion avantageuſe de ſa conduite.

XVII.

Par quelle voye on doit s'attirer l'estime des Princes & des Grands.

IL est aussi glorieux d'acquerir l'estime des Princes par de belles actions, qu'il est honteux de gagner leurs bonnes graces par de lâches complaisances. Un Gentilhomme doit se soûtenir auprès d'eux avec honneur, sans qu'aucun interêt puisse l'obliger à rien faire qui soit indigne de sa qualité. Outre les services qu'il rend aux personnes d'une si haute naissance, il faut encore qu'il ait beaucoup de respect & de déference pour elles: Il doit leur dire sincerement les véritez qu'on leur cache, & qu'il leur importe de sçavoir, les leur aprendre pourtant avec la circonspection & les égards necessaires, & leur faire connoître en toutes rencontres combien il est attaché à leurs véritables interêts. Celui qui tient cette conduite, est rarement disgracié: parce que ses actions se justifient d'elles-mê-

mes. Il est v...i que la sincerité choque quelquefois: cependant lorsqu'elle est accompagnée de respect & de discretion, & soûtenuë par une vertu solide, les Princes & les Grands qui sont naturellement généreux, l'estiment plus qu'on ne pense. Au contraire, une flaterie outrée leur déplait: Ils méprisent les flateurs comme des ames basses à qui les lâchetés ne coutent rien quand il s'agit de leur fortune: & ils sçavent parfaitement distinguer un honnête homme, sur lequel ils peuvent compter, d'avec un Courtisan, qui n'a d'atachement pour eux qu'autant que son interêt l'y engage. Ce n'est donc pas un moyen propre à se faire estimer des Grands, que de ramper en leur presence, & d'avoir pour eux des complaisances criminelles. Un homme qui les honore, & qui les sert dans l'occasion, mais qui est droit, sincere, & qu'aucune consideration ne peut détacher de son devoir, leur plaît d'avantage, & ils l'avancent plus volontiers.



XVIII.

Des avantages de la véritable Amitié.

POUR juger des avantages qu'on peut tirer d'une amitié solide, il sufiroit, ce me semble, de considerer l'état d'un homme qui n'a point d'amis. Il est comme étranger au milieu de sa Patrie; & lors qu'il a besoin d'appui, de conseil, d'assistance, il ne trouve personne sur qui il puisse compter, & dont il ait lieu d'attendre du secours. Si quelque bonheur lui arrive, il n'en est gueres plus content, parce qu'il a le déplaisir de voir qu'on ne prend nulle part à ce qui le regarde; & s'il tombe en quelque disgrace il a d'autant plus de peine à la suporter qu'il se trouve obligé d'en soûtenir lui seul tout le poid, ce qui n'est pas possible à l'homme. Mais un ami fidéle partage avec nous & nôtre joye & nôtre douleur: il nous console dans nos déplaisirs, il reléve nôtre courage abbatu, & il soûtient généreusement par son credit & par ses biens, nôtre

fortune chancelante. Ses conſeils nous ſont d'une grande utilité dans nos affaires; & ſes ſages avis nous portent à rectifier ce qu'il y a de mauvais dans nos mœurs, & d'irregulier dans nôtre conduite. Mais ſans m'arrêter plus long tems à marquer tous les bons offices qu'on peut recevoir d'un ami, que ne pouvrois-je pas dire du plaiſir que l'on goûte dans l'amitié conſiderée en elle-même. Il eſt certain qu'un des plus grands contentemens de la vie c'eſt d'aimer, & d'être aimé. Rien n'eſt ſi agréable que cette union de volontez, & cette conformité de ſentimens, qui ſe trouve entre deux vrais amis. Et qu'y a-t'il de plus doux que cette confidence reciproque & ſincere, qu'ils ſe font l'un à l'autre de leurs penſées les plus ſecretes. Ce n'eſt encore là qu'une legere idée des avantages & des douceurs d'une véritable amitié. On ne ſçauroit les exprimer d'une maniére aſſez vive ni aſſez forte; & il faut avoir aimé pour les bien concevoir.



XIX.

Du choix d'un Ami.

SI les avantages d'une sincere amitié sont considerables, les perils où nous expose un faux ami ne sont pas moins grands. Outre que ses fautes nous sont en quelque sorte atribuées, il nous engage dans de mauvaises afaires, & nous fait tomber dans les mêmes malheurs où le jette sa mauvaise conduite. Il est donc important de ne se lier d'amitié qu'avec un homme qui ait les qualitez necessaires pour être un ami veritable. La prémiere & la plus essentielle de ces qualitez, c'est la Pieté: sans elle l'amitié la plus étroite ne peut longtems subsister, parce qu'elle n'a point de fondement solide; & des passions contraires mettent bien-tôt la division entre ceux, qui ne sont unis que par interêt, ou par quelque autre motif encore plus mauvais. Que l'ami, que nous choisirons, soit, outre cela, sage & éclairé: la pieté sans prudence ne se soûtient pas dans le monde Il doit aussi avoir le cœur tendre, mais

ferme & généreux; être civil, modeste, liberal, maître de ses passions, attaché à ses devoirs ; en un mot, il doit être parfaitement honnête homme. Si nous avons nous-mêmes ces belles qualitez, nous demeurerons toûjours unis avec un ami de ce caractere, & une amitié si pure ne contribuera pas peu à nôtre bonheur. Mais où trouver un tel ami ? J'avovë qu'il est mal aisé que tant de vertus se rencontrent en une seule personne. Et après tout, pourvû qu'elle ait les principales vertus, dont on vient de parler: la pieté, la prudence, l'honnêteté, l'atachement à ses devoirs, il faudra se resoudre à supporter ses foiblesses. Car comme nous avons chacun les notres, & que nous souhaitons qu'on nous les pardonne, il est bien juste que nous ayons à nôtre tour quelque indulgence pour les petits défauts de nos amis, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite.

X X.

Du bon & du mauvais usage du tems.

UN des plus surs moyens dont on puisse se servir pour goûter quelque repos en cette vie, & pour être heureux après la mort, c'est de bien employer le tems. Pour cela, voici, ce me semble, ce que l'on doit faire. Il faut s'occuper à l'étude, chacun selon ses veuës & sa condition; lire avec choix & avec mèthode; méditer à loisir; aimer la vérité, & la suivre en toutes choses. On doit consulter souvent les personnes éclairées: travailler à connoitre les hommes en géneral, & soi-même en particulier: s'instruire parfaitement de l'état que l'on veut embrasser; & quand une fois on y est engagé, s'en aquiter avec exactitude. Mais comme ce qui n'est pas fait par un bon principe ne sçauroit nous procurer un solide bonheur, nôtre soin principal doit être d'aimer Dieu, de le servir avec fidélité, & de raporter toutes nos actions à sa gloire. Ceux qui employent ainsi leur tems ne s'ennuyent jamais: ils vivent dans une grande tranquillité: ils se remplissent l'esprit de quantité de belles & utiles connoissances, qui les occupent agréa-

blement quand ils ſont ſeuls ; qui les rendent neceſſaires à leur Patrie ; qui ſervent à régler leurs mœurs & leurs afaires, & qui leur atirent par là l'eſtime de toutes les perſonnes de mérite. Au contraire, on n'a que du mépris pour ceux qui fuyant un travail utile & honnête, ne s'ocupent qu'à la recherche de leurs plaiſirs. Comme ces ſortes de gens vivent dans une profonde ignorance de leurs devoirs, & qu'ils ne font nulle reflexion ſur eux-memes, ils s'engagent inſenſibilement dans la débauche, qui après avoir corrompu leur cœur, corrompe auſſi leur eſprit, & les porte à l'impieté & au libertinage. En ſorte que leur vie, d'inutile qu'elle etoit au commencement, devient enſuite criminelle, & preſque toûjours malheureuſe. Puis donc que les ſuites d'une lâche oiſiveté ſont ſi funeſtes, & que d'ailleurs le bon uſage qu'on fait du tems produit de ſi grands biens, n'eſt-ce pas une choſe ſurprenante que la plûpart des hommes le comptent pour rien; qu'ils ne cherchent qu'à le perdre, & qu'ils puiſſent ſe reſoudre à paſſer leur vie ſans

rien faire pour Dieu, pour le public, ni pour eux-mêmes. Ne soyons pas assez imprudens pour commettre une si grande faute: elle est irreparable, & le repentir en est éternel.

X X I.

Parler peu, écouter les autres.

LES hommes veulent briller dans les conversations : ils aiment à faire paroître ce qu'ils ont d'esprit & de science, & ainsi ils souhaitent fort qu'on les ècoute : delà vient que si vous parlez peu, & que vous soyez attentif à ce que disent les autres, vous leur plairez infailliblement. Il semble que celui qui parle beaucoup, regarde ceux avec qui il s'entretient comme des ignorans qu'il veut instruire. Aussi les grands parleurs passent-ils pour gens qui ont bonne opinion d'eux-mêmes. On les évite avec soin, parce qu'ils fatiguent par leurs longs discours, par leurs frequentes redites, & par le détail ennuyeux dans lequel ils descendent. Un homme d'esprit & qui

ſçait vivre, écoute avec attention ce que l'on dit : il parle peu; mais toûjours à propos, fort reſervé, ſur tout à dire ce qu'il penſe ſur les matiéres délicates. De cette ſorte ſans declarer ſon ſentiment, à moins que la prudence ne le lui permette, & que la bienſeance ne l'y engage, il aprend celui des autres, il découvre quel eſt le caractere de leur eſprit, & de plus il évite les fautes dans les quelles tombent ordinairement les perſonnes qui parlent trop.

XXII.
Des Duels.

IL eſt étonnant, que la barbare coûtume de ſe battre en Duel, ait duré ſi longtems en France. Quelle fureur de s'égorger pour un démêlé particulier, & ſouvent pour des bagatelles ? On ne peut ſans horreur enviſager les ſuites funeſtes de ces actions inhumaines. Celui qui ſe porte à cette extrémité perd tous ſes biens; il eſt contraint de ſortir du Royaume, & de ſe ſeparer pour jamais de tout ce qu'il a de plus cher. Il hazarde ſa vie qu'il

peut perdre dans le combat, s'il y succombe; ou sur un échafaut, s'il en échape. Enfin, pour comble de malheur, il perd son ame s'il est tué en cette occasion. C'est pour conserver son honneur, dira quelqu'un, qu' on s'expose à tous ces perils? Faux & impie prétexte! Quoi donc, au milieu d'un Royaume Chrétien, les gens du monde oseront-ils dire qu'ils conservent leur honneur en violant le premier & le plus indispensable de tous les devoirs, qui est d'obeïr à Dieu ? Persuadez, qu'il est glorieux d'éxècuter les ordres du Prince, peuvent-ils croire sans un étrange égarement d'esprit, qu'il soit honteux d'accomplir la Loi du Souverain des Rois, en lui sacrifiant des ressentimens qui sont si souvent injustes. Mais laissons la Loi divine à part: le Monarque, ou plûtôt le Heros qui regne en France, ignore-t'il en quoi consiste la véritable bravoure ? Cependant il tient pour généreux & pour braves ceux, qui soûmis à ses volontez, n'entreprennent point de se faire justice par les armes ; & il se reserve à lui-même, ou renvoye aux plus

éclairez de l'Etat sur ces matiéres la connoissance des injures, pour en ordonner la réparation. Ainsi l'honneur de ceux qui ne se vangent point, est à couvert, puisque le Prince en est le garant. De plus, les personnes judicieuses aprouvent la sage conduite de ceux qui étouffent leur ressentiment pour obéir à DIEU & au Roi. Car elles sçavent, que s'abandonner à la colere & à l'ardeur de se vanger, c'est une action toute animale: mais que sçavoir se moderer, être maitre de ses passions les plus vives, c'est le propre d'une grande ame. En faut-il davantage pour faire concevoir quel est le crime & l'aveuglement de ceux qui osent encore renouveller les Duels déja presque abolis ? Que personne donc n'imite ces téméraires : mais que le triste souvenir de tant de braves gens qui ont péri sans honneur dans ces combats défendus, & l'image du danger où l'on s'expose par-là, arrête ceux qui se laissent emporter aux mouvemens impetueux de la colere & de la vangeance, & les empêche de se précipiter dans l'excez des malheurs,

qui ſont les ſuites ordinaires de ces criminelles actions.

§. XXIII.
Rendre aux Miniſtres les honneurs qu'on leur doit.

RAMPER ſervilement devant les Miniſtres & devant ceux qui ſont en credit, c'eſt une baſſeſſe: les mépriſer, c'eſt une fierté blâmable: cenſurer leur conduite, c'eſt une témérité dangereuſe; puiſque par là on s'attire leur indignation, & on s'expoſe à leur reſſentiment ; dont l'effet eſt d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent plus facilement nuire à leurs ennemis. Entre ces extrémitez vicieuſes, il y a un milieu qu'il faut tenir: c'eſt d'avoir pour ceux qui ſont les diſpenſateurs des graces du Prince, & qui lui aident à ſoûtenir le poids des afaires, toute la deference & tout le reſpect qu'ils doivent raiſonnablement attendre des perſonnes de Qualité. Un homme de naiſſance peut auſſi, ſans trop s'abbaiſſer, tâcher d'aquerir leurs bonnes graces, & ne pas négliger les avantages

qu'il croit pouvoir retirer de leur protection, pourvû néanmoins que ce soit par des voyes légitimes. S'il arrive même qu'il reçoive d'eux quelque bienfait, les loix de l'honneur l'obligent de leur en témoigner dans l'ocasion sa réconnoissance, autant que ses premiers devoirs, & le service du Roi peuvent le lui permettre.

§. XXIV.

De l'amour des plaisirs.

IL se trouve des gens qui s'abandonnent à leurs plaisirs avec un tel emportement, qu'ils ruïnent leur santé, jusqu'à perdre quelquefois la vie par leurs débauches. De tels gens, sont-ils Chrétiens, puisque pour satisfaire leurs passions déréglées, ils violent toutes les Loix de la Réligion ? Sont-ils raisonnables, puisque dans l'usage des plaisirs, ils passent les bornes que leur prescrit la raison ? Peut-on dire même qu'ils soient hommes, puisque par leurs excez criminels ils se deshonorent & s'abrutissent; & qu'ayant moins de retenuë que le reste des animaux, ils sont

en quelque sorte inferieurs aux bêtes les plus viles, qu'on ne voit jamais rien prendre au-delà de ce qui est necessaire à leur conservation. Pour ne pas tomber dans de si étranges déreglemens, usons moderement & sans passion des plaisirs, que la raison & la loi divine permettent. N'attachons point nôtre cœur à ces plaisirs passagers & frivoles, qui ne peuvent nous rendre heureux; mais plûtôt raportons-en le légitime usage à la gloire de Dieu qui est nôtre fin. Ainsi nous conserverons trois grands biens que la débauche nous feroit perdre: je veûx dire, la pureté des l'ame, la santé du corps, & la liberté de l'esprit.

§. XXV.

S'étudier soi-même.

L'AMOUR propre est un menteur, dit-on: chacun se flate & s'estime plus qu'il ne vaut. Cela est vrai: mais que s'ensuit-il de là? Qu'il faut nous étudier nous-mêmes; c'est-à-dire, nous examiner à fond, & sans prévention. Cet examen nous fait connoître le ca-

ractere de nôtre esprit, & la disposition de nôtre cœur; & cette connoissance, nous est très-avantageuse: elle nous sert à faire valoir nos talens, à corriger nos mauvaises inclinations, à nous défaire de nos vices, & à perfectioner nos vertus. Tel seroit un homme acompli, & pourroit facilement avancer sa fortune, s'il n'avoit un défaut considerable, duquel il ne s'aperçoit point, parce qu'il ne rentre jamais en lui-même pour voir ce qui s'y passe. Nous devons aussi faire beaucoup de réfléxion sur nos actions; sur celles que nous avons déja faites, pour nous mieux conduire à l'avenir; & sur celles que nous devons faire pour en régler les circonstances, & pour en prévoir toutes les suites. Il coûte cher quelquefois d'agir par humeur ou par passion, & un caprice ou une négligence nous cause un fort long répentir. Il est encore très-utile de remarquer ce que chacun fait de bien, & de mal; la sagesse des uns nous sert de modéle, & la mauvaise conduite des autres nous fait songer à rectifier ce qu'il y a de defectueux dans la nôtre.

§. XXVI.

Avoir commerce avec les sages & les habiles gens.

NOUS naiſsons tous dans une ignorance profonde & univerſelle. Les études qui nous ocupent pendant la jeuneſſe, éclairciſſent un peu ces épaiſſes ténébres dont nôtre eſprit eſt envelopé. Nous acquerons enſuite par l'uſage du monde un petit nombre de connoiſſances qui nous font garder quelque ordre dans nôtre conduite. Mais ce peu de connoiſſances ne ſuffiſent pas à un Homme deQualité, qui peut parvenir aux plus hautes places. Combien de choſes lui reſte-t'il encore à ſçavoir dans les ſciences ſpéculatives, & dans ſon propre métier, dans la Morale, dans l'Hiſtoire, dans la Politique. Il n'a ni aſſez de loiſir, ni peut-être aſſez d'eſprit pour aprendre par lui-même ce qu'il y a d'utile & d'agréable en tout cela. Que fera-t'il donc pour s'en inſtruire ? Il entrera en ſocieté avec les perſonnes les plus éclairées. Il aura même chez lui

quelque homme habile, qui par un long&pénible travail ayant acqui, une érudition très-étenduë, lui aprendra insensiblement dans des entretiens familiers ce que ces diverses sciences renferment de plus beau & de plus necessaire. Un Grand qui suit cette maxime ne peut manquer de servir utilement l'Etat, & d'acquerir de la réputation. Car le commerce qu'il a avec les sçavans, les sages, & les plus grands Génies, ne lui laissent presque rien ignorer. Et comme il se remplit l'esprit de tout ce qu'ils sçavent de meilleur, chacun dans leur profession, il paroît, selon les diverses ocasions qui se presentent, excellent Orateur, sçavant Philosophe, sage Jurisconsulte, judicieux Politique, Capitaine experimenté; en un mot, habile en toutes choses.

§. XXVII.

Avoir de plusieurs sortes d'Amis.

ENTRE toutes les maximes de la véritable Politique, celle-ci n'est

pas une des moins utiles. En éffet, un homme qui vit à la Cour ou dans le grand Monde, a beſoin de mille ſecours differens : de bons conſeils pour ſe conduire avec prudence; d'avis ſalutaires pour ſe coriger de ſes défauts ; d'argent pour fournir à des dépenſes néceſſaires ; de faveur pour s'avancer, ou pour ſe maintenir dans le poſte qu'il occupe. Il lui faut des gens qui le divertiſſent dans ſes déplaiſirs, qui le conſolent dans ſes diſgraces, qui le raſſurent dans ſes craintes: d'autres qui loüent ſon mérite, qui l'informent des deſſeins de ſes ennemis, qui prennent ſon parti contreeux, qui l'aident dans ſes entrepriſes, &c: Or il eſt très-dificile qu'une ſeule perſonne puiſſe lui rendre tous ces ſervices; car encore qu'élle en eût la volonté, ſouvent elle n'en auroit pas le pouvoir. Il eſt donc néceſſaire d'avoir des amis de toute eſpéce, excepté celle des malhonnêtes gens. Les ſecours que l'on ne peut tirer de l'un, un autre les donne, & ce que chacun en particulier ne pourroit pas faire, tous enſemble en viennent à

bout. Quand je dis qu'il faut avoir de diverſes ſortes d'amis, je ne prétens pas qu'on doive lier une étroite amitié avec pluſieurs perſonnes. Je veux dire ſeulement, qu'il faut tâcher par des maniéres civiles & obligeantes, & ſur tout par de bons offices, de ſe concilier l'affection de ceux que l'on pratique; en ſorte que dans l'occaſion on puiſſe ſe fier à eux, & compter ſur leur bienveillance.

§. XXVIII.

Des grands deſſeins.

LES grands deſſeins ſont pour l'ordinaire ſi perilleux & ſi dificiles à éxécuter; il faut tant de génie, de capacité, de prudence & de fermeté pour les bien conduire, qu'il n'y a que les hommes extraordinaires qui puiſſent en venir à bout. Pour acquerir l'intrepidité, qui eſt particuliérement néceſſaire en ces ocaſions dangereuſes, & qui n'eſt pas moins un éfet de la force de la raiſon, qu'une qualité naturelle, on doit s'acoûtumer de bonne heure à prendre des reſolutions hardies; à ſoûtenir, ſans trembler, la

vûë du péril ; à ne ſe point étonner des dificultez que l'on rencontre, ni des accidens qui arrivent, afin que lorſqu'il s'agira de quelque choſe de grand, comme de remettre la Couronne ſur la tête des légitimes Souverains, de défendre la Réligion, on ait la force de concevoir, d'éxécuter, & de faire réüſſir des deſſeins ſi généreux. L'Hiſtoire nous fournit d'éclatantes preuves de l'utilité de cette Maxime : car elle nous fait voir que quand les affaires ſemblent deſeſperèes, que la crainte eſt générale, & la conſternation univerſelle : un ſeul homme qui eſt prudent, courageux, & intrépide, peut redonner cœur à toute une Armée, & même à des Peuples entiers, relever leurs eſpérances, chaſſer les ennemis de l'Etat, y rétablir la paix & la tranquilité, & en augmenter la gloire & la puiſſance.

§. XXIX.
Ne rien affecter.

LES maniéres afectées, bien loin de réhauſſer le luſtre de la beauté,

en diminuent l'éclat, & donnent aux perſonnes les mieux faites un air contraint, qui eſt toûjours deſagréable. A quoi bon ſe gêner pour plaire ? Les graces ne ſont pas comme les fleurs qu'on fait naître là, où l'on veut: c'eſt la nature qui les donne, & on ne les peut avoir malgrè elle. Comme les yeux de l'eſprit ſont plus fins & plus dèlicats que ceux du corps, la moindre apparence d'afection les bleſſe, & rien ne leur plaît tant, que ce qui paroît ſimple, aisé, naturel, & ſans artifice. Il faut ſuivre ſon génie, & ne jamais s'en ecarter. C'eſt ce qui fait le plaiſir qu'on trouve dans le commerce des honnêtes gens. Les uns ont pour partage la ſolidité du jugement: les autres, la beauté de l'eſprit: il y en a qu'on aime à cauſe de la douceur de leurs mœurs ; d'autres plaiſent par leur vivacité & par leur enjoûment. Si ceux qui ont ces belles qualitez en afectoient d'étrangéres, qu'ils croiroient leur convenir mieux, ils ſe rendroient en quelque ſorte ridicules. Que chacun conſerve donc le caractere qui lui eſt naturel, perſuadé qu'il ceſſera

de plaire, du moment qu'il le quitera pour ſe revêtir d'un autre. Ce n'eſt pas que ſi l'on a quelques défauts à l'eſprit ou au corps, il ne ſoit à propos de les cacher, & de les corriger ſi l'on peut, du moins ceux de l'eſprit : mais on ne doit jamais rechercher des agrémens que l'on n'a pas naturellement: puis qu'il eſt certain qu'une perſonne eſt d'autant moins aimable, qu'elle tâche avec plus de ſoin de le paroître. Cette maxime s'étend jusqu'aux vertus, à qui l'afectation fait perdre tous leurs charmes, & tout leur mérite.

§. XXX.

Connoître le génie du ſiécle.

QUOIQUE les hommes de tous les tems ſoient ſemblables en bien des choſes, ils ne laiſſent pas de diférer en beaucoup d'autres; & l'on peut aiſément remarquer de la diférence entre nos mœurs & celles de nos ancêtres. Tel ancien Courtiſan étoit habile dans le commerce du grand monde, qui maintenant y ſeroit bien embaraſſé. Car il en eſt de la Cour conſiderée ſous

divers regnes, comme des Comedies: l'amour & l'ambition entrent dans toutes les piéces de theatre, cependant les intrigues en sont différentes; & les Heros ou les Amans n'arivent pas tous à leurs fins par les mêmes routes. Ainsi l'ambition, l'amour, & les autres passions regnent toûjours à la Cour: mais on n'y tient pas la conduite qu'on y tenoit autrefois. Outre que les gens y sont aujourd'hui plus habiles & plus fins, on y suit aussi d'autres maximes. Nous devons donc étudier les coûtumes, les maniéres & le génie de nôtre siécle: non pas pour pouvoir contenter des passions criminelles, mais pour mieux ménager les esprits, pour connoître le tour, qu'il faut donner maintenant aux affaires, pour pénétrer les secrets motifs, que peuvent avoir le personnes avec qui nous traitons; enfin pour découvrir par quelles voyes on peut se mettre bien avec tout le monde, & venir à bout de ses desseins.

§. XXXI.

Sçavoir s'occuper utilement lors qu'on est seul.

L'AVERSION qu'on ſent pour la ſolitude, eſt le plus ſouvent une marque de la petiteſſe de l'eſprit, ou du déreglement des mœurs. Il y a cependant une infinité de gens qui ne peuvent être ſeuls une demie heure ſans s'ennuyer : comme ils ne ſçavent à quoi employer le tems, ils s'inquietent & ſe chagrinent; la triſteſſe les ſaiſit, & ils ſont à charge à eux-mêmes : mais les eſprits ſolides ſçavent mettre à profit tous les momens de leur vie, & ne ſont jamais plus utilement occupez, que quand ils ſont ſeuls. C'eſt alors qu'ils forment des projets avantageux: qu'ils entrent dans le détail de leurs afaires ; & qu'ils ſongent aux moyens de ſervir leurs amis; de ſe défendre de leurs ennemis, de réüſſir dans leurs entrepriſes, de bien remplir leurs devoirs ; enfin c'eſt alors quils ſont mille importantes réflexions ſur leur conduite & ſur celle des autres. Après cela s'il leur reſte du tems, ou ils s'occupent à la lecture des livres qui plaiſent & qui inſtruiſſent également; ou ils s'éxercent dans quelque art ingénieux & noble, ou ils cultivent celle

de toutes les ſciences pour laquelle ils ont le plus de talent. L'expérience fait voir, combien il nous eſt avantageux de profiter ainſi du loiſir que nous laiſſent nos affaires. Pour moi, je puis aſſurer que la pratique de cette maxime eſt une des choſes, qui contribuent le plus à nôtre bonheur.

§. XXXII.

Ne point juger des entrepriſes par les évenemens.

LA fortune peut faire échoüer nos deſſeins les mieux concertez : mais elle ne ſçauroit nous dérober la gloire d'avoir agi ſelon les régles de la prudence. Il ſufit qu'un habile homme n'aye rien oublié dans ſes entrepriſes: les bons ou les mauvais ſuccès ne doivént ni augmenter, ni diminuer les loüanges qu'il mérite. Il eſt vrai que la plûpart des gens en jugent bien autrement : les évenemens heureux ou malheureux ſont les ſeules choſes qui les déterminent à approuver ou à condamner la conduite qu'on a tenuë. Incapables qu'ils ſont de pénetrer le fond

des afaires, ils n'en jugent que par ce qui frape les ſens: mais les perſonnes judicieuſes vont plus loin. Inſtruites par l'expérience, que la fortune rompt aſſez ſouvent les plus juſtes meſures, elles ſçavent diſtinguer ce qui n'eſt qu'un éfet de ſon caprice, d'avec ce que la prudence a produit ou dirigé; & quelquefois elles trouvent qu'on a fait de grandes fautes dans une entrepriſe dont le ſuccès a été favorable, en même tems qu'elles découvrent beaucoup de ſageſſe dans une autre qui n'a pas réüſſi. Cependant celui qui vient heureuſement à bout de ce qu'il prétendoit, eſt loüé & eſtimé, quelque imprudent qu'il puiſſe être; & celui qui avec toute ſon adreſſe & toutes ſes précautions, n'a pas été heureux dans l'éxécution de ſes deſseins, eſt accuſé de témérité ou de négligence. Telle eſt l'injuſtice de la plûpart des hommes; ils aprouvent ce qui doit être condamné, & ils condamnent ce qui devroit être aprouvé. Qu'une cenſure ſi mal fondée ne nous faſſe pourtant pas perdre courage: mais plûtôt que le témoignage de nôtre conſcience, le

jugement avantageux que portent de nos actions, ceux qui ſont éclairez & équitables ; & plus encore la ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, qui ordonne ou permet tout ce qui nous arrive, ayent aſſez de force pour nous ſoutenir dans les évenemens fâcheux.

§. XXXIII.
Ce que l'on doit à un Ami.

COMME il n'y a point d'homme qui ſoit parfait, il eſt hors de doute que l'on doit ſupporter les défauts de ſes amis, ou renoncer à toute ſorte d'amitié. Mais doit-on auſſi ſervir en toutes rencontres les perſonnes que l'on aime ? Cette queſtion me paroît aiſée à décider, par ce qui a été dit en parlant du choix d'un Ami. Et en éffet ſi deux Amis ſont tels qu'ils doivent être, & que je les ai répreſentez, ils ne ſe demanderont jamais rien l'un à l'autre qui ne ſoit juſte, & ainſi ils ſe doivent tout acorder. Que ſi l'un des deux changeant de conduite, vouloit éxiger de l'autre quelque choſe qui fût contraire à ſon devoir, il mériteroit

d'en être refusé, puis qu'il le traiteroit lui-même en ennemi: car ce n'est pas aimer une personne, mais plûtôt c'est la haïr que de vouloir lui faire commetre une mauvaise action. Outre ces Amis injustes, on en trouve encore de bizarres, qui croient qu'on est obligé d'être toûjours de leur sentiment, & qui sur ce faux principe trouvent mauvais qu'on s'opose à leurs caprices. Des gens si peu équitables ne peuvent être de vrais Amis. Il faut cependant tâcher de leur faire comprendre que la complaisance aveugle, qu'ils prétendent qu'on ait pour eux, ne seroit pas raisonnable; & si l'on n'en peut venir à bout, je croi qu'il est à propos de se retirer insensiblement de leur societé, & de n'avoir plus pour eux que les égards, que demande la bienséance. Mais si l'on a le bonheur de trouver un Ami sage & vertueux, on doit être toûjours prêt à le servir en toutes choses; à prévenir ses demandes, & même s'il se peut, ses desirs. Au reste, que chacun évite avec soin de rien éxiger de ses Amis qui les gêne; qu'il ne leur fasse pas essuyer sa mauvaise hu-

meur, comme font certaines gens qui ignorent les loix de l'amitié. Un honnête homme doit épargner du chagrin à ses Amis autant qu'il est possible, & ne travailler qu'à les rendre heureux.

§. XXXIV.

De l'enjoûment, & de l'habitude de plaisanter.

SI le caractere de plaisant & celui de sage ne sont pas incompatibles, ils sont du moins ordinairement opposez. Le premier marque un génie superficiel, & peu propre aux grandes choses ; l'autre au contraire marque un esprit profond, qui méprisant la bagatelle, va au solide, & ne s'attache qu'à ce qui est important. De plus, l'habitude de plaisanter ne me paroît pas convenir à un Homme de Qualité: laissons aux petites gens le soin de réjouïr les compagnies: s'ils parlent agréablement, on leur applaudit ; s'ils ne disent que des sotises , on se moque d'eux: tout cela est sans consequence. Mais ceux qui sont distinguez par leur naissance, ou par leur dignité, s'abaissent quand

ils veulent faire les plaiſans, & s'ex-poſent au mépris des perſonnes qui les écoutent. C'eſt un emploi trop bas, que celui de faire rire les autres, à moins que ce ne ſoit par occaſion, & ſans qu'il paroiſſe qu'on ait cherché à dire un bon mot. Je ne ſuis pas cependant ſi ſevere, que je veuille bannir la belle humeur du commerce du grand monde. Qu'on raille, à la bonne heure, mais que ce ſoit ſans choquer perſonne, & que la raillerie ſoit noble & fine, qu'on égaye la converſation par des traits d'eſprit pleins de vivacité & d'enjoûment; mais que ces traits d'eſprit ſoient toûjours convenables à la dignité de celui qui parle; qu'ils ſoient juſtes & délicats, & qu'ils ne bleſſent jamais ni l'honnêteté, ni la bienſeance.

§. XXXV.

Ne rien négliger.

Quelque utile que ſoit cette maxime dans le commerce du monde, on ne la ſuit pourtant pas fort éxactement. Un jeune homme, ſur tout, qui n'aime point à ſe contrain-

dre, se met peu en peine de la pratiquer; parce qu'il lui en coûteroit quelques réfléxions sur sa conduite & sur l'état de ses affaires. Mais il ne sçait pas que les fautes où il tombe, en négligeant certains devoirs qui lui paroissent essentiels, l'empêcheront peut être d'obtenir le poste ou il aspire. C'est ce qui ariva à Mr. de B.... Il vit avorter un projet qui ne lui pouvoit être plus avantageux, pour avoir négligé de rendre visite à Mr. le Duc de... avec qui il avoit à traiter d'une grande charge. On ne sçauroit être trop éxact & trop circonspect, quand on entreprend des afaires importantes. Un homme sage qui s'y trouve engagé, tâche de tout prévoir, & de tout prévenir. Car il sçait qu'un petit obstacle qu'on néglige de lever, soit faute de réfléxion, ou parce qu'on le compte pour rien, retarde quelquefois l'éxécution d'une entreprise, & même en empêche l'heureux succès

§. XXXVI.

De l'usage que l'on doit faire de la faveur des Grands.

LES Courtiſans diſgraciez ont beau dire que leur diſgrace n'eſt qu'un éffet de la malice de leurs ennemis, ou un caprice de la fortune: Quand on y regarde de près, on trouve preſque toûjours qu'elle eſt l'éffet de leur mauvaiſe conduite. Ils abuſent du crédit qu'ils ont auprès des Princes, ou des Grands : le moyen après cela qu'ils puiſſent ſe maintenir dans leurs bonnes graces? La faveur eſt un bien aſſez fragile de lui-même. D'ailleurs, mille gens tâchent de le ravir à ceux qui le poſſedent. D'où il ſuit, que pour ſe le conſerver, ils doivent le ménager avec ſoin, & ne s'en ſervir qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Si vous joüiſſez de ce bien, & que vous ne vouliez pas le perdre, ſuivez les conſeils que je vais vous donner. 1. Soyez civil, honnête & moderé; car la fierté & l'humeur altiére exciteroient contre vous la haine & l'envie: au lieu que l'honnêteté & la moderation feront penſer que vous êtes digne de vôtre fortune. 2. Ne demandez jamais rien pour vous, ou au moins que ce ſoit rarement. Si le Prince ou le Grand

qui vous favorise, réconnoît que vôtre attachement pour lui soit sincére& desintereſſé, il vous en estimera davantage, & ses bienfaits n'attendront point vos prieres. 3. Ne demandez rien que de juste. 4. N'employez jamais vôtre crédit que pour des personnes de mérite, & même ne l'employez pas trop souvent. 5. Que vos demandes soient toûjours faites à propos & avec beaucoup de respect & de modestie. 6. Ayez une véritable réconnoissance des graces, qu'on vous acordera, & témoignez par un redoublement de zele pour le service de vôtre maître, ou de vôtre bienfaiteur, combien vous y êtes sensible. C'est ainsi que vous devez user de la faveur des Grands : & c'est aussi par là que vous les obligerez à vous conserver leur bienveillance.

§. XXXVII.

Du luxe & de la propreté.

LA propreté n'est pas seulement utile, on peut dire même, qu'elle est nécessaire. Outre qu'elle contribuë à la santé, elle fait partie de la bienseance,

ſeance,& ainſi il n'eſt pas permis à un honnête homme de ſe négliger. Il y a cependant beaucoup de diférence entre s'entretenir proprement, & prendre un trop grand ſoin de ſa perſonne: chacun doit là-deſſus demeurer dans de juſtes bornes, & ſe régler ſur ſon âge & ſur ſa condition. A l'égard d'une autre ſorte de propreté qui conſiſte dans la maniére de s'habiller, j'avouë qu'elle n'eſt point blâmable, & qu'on peut en cela ſuivre la mode. Mais faire des dépenſes exceſſives en habits en ameublemens, en édifices, en feſtins, en équipages; ſe piquer d'éfacer les autres, & d'égaler même la magnificence des Princes, c'eſt un éffet de l'orgueil, & une affectation indigne d'un eſprit ſolide. Ceux qui tâchent de ſe diſtinguer par des choſes ſi peu dignes qu'on s'y aplique, donnent lieu de penſer qu'ils cherchent à relever leur peu de merite par ces dehors éclatans. Quand on connoît la vraye gloire, & qu'on ſe ſent capable de l'acquerir, on mépriſe ce luxe qui plaît tant au commun des hommes.

§. XXXVIII.

Avoir le moins qu'on peut d'Ennemis.

VOUS ne croyez pas que de petits gens, que vous méprisez & que vous maltraitez, soient à craindre. Vous êtes, dites-vous, si fort au-dessus d'eux, que leurs traits ne pourroient point s'élever assez haut pour vous blesser? Vous vous trompez: la haine & le desir de se vanger, sont des passions ingénieuses : elles trouveront pour se satisfaire, des moyens auxquels vous n'eussiez jamais pensé. Les hommes de la condition la plus basse n'ayant rien à ménager, sont capables de tout entreprendre; & quelques foibles qu'ils soient, il y a toûjours du peril à les pousser à bout. Que s'il est quelquefois dangereux d'avoir pour ennemis ceux qui sont au-dessous de nous, que sera-ce, si nous attirons la haine de nos égaux, qui sont beaucoup plus en état de nous nuire; ou celle de nos Superieurs qui peuvent nous ruïner entiérement. Il s'ensuit de là, qu'il ne faut

choquer perſonne; & que nous devons nous conduire avec tant de circonſpection & de ſageſſe, que s'il eſt poſſible, tout le monde ſoit content de nous.

§. XXXXI.
Ne ſe point décourager.

C'EST le propre d'un petit génie, de perdre courage pour le moindre obſtacle qu'il rencontre en ſon chemin Un homme qui a du cœur & de l'eſprit, ne s'étonne de rien, & trouve toûjours quelque reſſource. Il ſe tient ferme contre les dificultez qui ſe preſentent, & il les regarde moins comme un ſujet de craindre, que comme une occaſion de ſe ſignalèr. C'eſt alors qu'agiſſant avec une nouvelle vigueur, & faiſant des éfforts extraordinaires, il ſurmonte le plus ſouvent tout ce qui s'opoſe à ſes deſſeins. Les grands hommes ne témoignent jamais plus de courage que quand tout paroît deſeſperé: parce que l'expérience leur a appris que peu de choſe fait changer de face aux affaires; & que du moins la hardieſſe

& la généreuse résolution qu'ils font paroître, les peut tirer du danger en les faisant craindre de leurs ennemis. Cette fermeté dans les tems dificiles, & dans les mauvais succès est très-avantageuse à ceux qui commandent. Elle est principalement nécessaire aux Souverains & aux Généraux d'Armée : car s'ils s'étonnent, & qu'ils témoignent de la crainte, tous ceux qui leur obeissent, perdent cœur, & se laissent vaincre sans résistance.

§. XL.
De l'Orgueil.

POURQUOI nous entêter de nôtre mérite, & nous préférer à tant d'autres qui valent peut-être plus que nous ? Nos corps n'ont-ils pas la même origine, & nos ames ne sont-elles pas de même espéce ? Au regard des avantages que nous avons reçû de la nature, ou de la fortune, c'est une grande marque de nôtre foiblesse, s'ils nous rendent plus fiers; car ces biens sont peu de choses en eux-mêmes; ils sont encore moins, étant comparés

aux biens Céleſtes, auxquels la Foi nous fait aſpirer : ils nous échapent ſouvent malgré les ſoins que nous prenons pour les retenir, & un eſprit ſain les mépriſe, parce qu'il ne trouve point dans leur poſſeſſion le bonheur ſolide qu'il cherche. Quand même nous pourions les poſſeder ſans dégoût, & les conſerver ſans inquiétude, la vie eſt ſi courte, nous joüiſſons ſi peu de tems de tous ces avantages, qu'ils ne doivent point nous enorgueillir. Tôt ou tard la mort nous les ravit; elle nous dépoüille, pour ainſi parler, de ces habits éclatans, mais empruntez : & par là elle fait voir que tous les hommes, conſiderez dans le fond de leur être, ſont également miſerables. J'avouë que nous faiſons quelquefois des actions qui paroiſſent dignes de louange: mais comme l'amour propre eſt preſque toûjours le principe qui nous fait agir, nous avons plus de ſujet de nous humilier du bien que nous croyons faire, que d'en tirer vanité. Les perſonnes dont la pieté eſt la plus pure & la plus ſincére, qui ſeules auroient, ce ſem-

ble, quelque droit de s'eſtimer plus que les autres, ſont celles qui ont plus d'éloignement pour l'orgueil; perſuadées non ſeulement qu'il eſt l'ennemi capital de toutes les vertus, & qu'il en empoiſonne la ſource, mais qu'il eſt toûjours mal fondé. Enfin, ce vice eſt injuſte, parce qu'il fait que l'on s'atribuë la gloire qui n'apartient proprement qu'à Dieu. Il eſt odieux, parce qu'il nous porte à mépriſer tout le monde, & pour tout dire en peu de paroles, il eſt directement opoſé à la vraie humilité, qui eſt la vertu des Saints, & qui nous fait aimer de Dieu & des hommes.

§. XLI.
Régler ſa dépenſe.

IL eſt abſolument néceſſaire de proportioner ſa dépenſe à ſon revenu, ſi l'on veut ſe maintenir avec honneur dans le monde. Quelle eſtime a-t' on pour des gens qui diſſipent leurs biens, & qui ſont toûjours aſſiégez par leurs créanciers ? Celui-là ſe trompe, qui veut paſſer pour liberal, & qui pré-

tend s'avancer à la Cour par une dépenſe exceſſive. Le Prince & ſes Miniſtres jugent aiſement qu'un homme qui ne ſçait pas ménager ſon bien, ni régler ſes afaires domeſtiques, n'eſt gueres capable de ménager les interêts de l'Etat, de commander des Armées, ou d'établir le bon ordre dans des Provinces. De la vient, que ceux qui dépenſent beaucoup au-delà de leur revenu, pour ſatisfaire quelque paſſion dominante, comme la chaſſe, le luxe, la débauche,le jeu, n'obtiennent point d'emploi conſiderable; ainſi les talens qu'ils peuvent avoir, leur ſont inutiles, perce qu'ils n' ont pas occaſion de les employer. L'avarice eſt odieuſe, ſans doute : il n' eſt point de vice, qui marque plus de baſſeſſe d'ame que celui-là; mais ſi la prodigalité eſt moins à blâmer dans ſon principe, elle eſt plus à craindre dans ſes éffets. Il y a pourtant des rencontres où la profuſion n'a rien que de louable : Comme lors qu'il s'agit de l'interêtde la Réligion, du bien public, ou du ſervice d'un ami.Si l'on excepte de pareilles conjonctures, il faut uſer d'une ſage

œconomie, & rétrancher toute dépense superfluë : c'est le vrai moyen d'être toûjours en état d'avoir les choses nécessaires, de vivre honorablement dans sa condition, & de se soûtenir de soi-même.

§. XLII.
Sçavoir choisir son monde.

LA plûpart des hommes sont pleins d'eux-mêmes, entêtez de leur noblesse, de leur grandeur, de leur science, de leur esprit, & de leurs autres qualités acquises, & naturelles. Ils sont aussi d'ordinaire bisarres, emportés, opiniâtres, fourbes, médisans, interessés, envieux, &c. J'avouë que ces défauts se trouvent rarement ensemble : mais peu de personnes sont éxemptes de tous. En un mot, le vice est si commun, & la vertu est si rare, que l'homme le plus sociable est obligé de se communiquer à peu de gens. Cependant comme on ne sçauroit vivre seul & sans nul commerce, à moins que de renoncer tout-à-fait au monde, il faut choisir un petit nom-

bre de perſonnes de mérite, & former avec elles une ſocieté, où regnent la pieté, la confiance mutuelle, la ſincérite, la politeſſe, & même, s'il ſe peut, l'erudition. Il eſt mal-aiſé, d'exprimer combien cette ſocieté eſt douce & commode. On s'y délaſſe de la fatigue des grandes affaires; on s'y conſole de ſes diſgraces; on y oublie ſes déplaiſirs; on y apprend mille bonnes choſes: enfin, on y paſſe le tems agréablement, & utilement.

§. XLIII.
De la raillerie piquante, & de la médiſance.

C'EST un cruel divertiſſement que celui qu'on prend à la raillerie piquante. Quel fond de malignité ne faut-il point avoir pour ſe plaire à déchirer par cette ſorte de raillerie le cœur de ceux, que l'on attaque, & pour s'aplaudir de les avoir pouſſé à bout. Auſſi, la Religion, l'honnêteté, & la prudence nous obligent de bannir de nos entretiens ces diſcours empoiſonnés, qui non-ſeulement ſont mauvais

en eux-mêmes, mais qui peuvent avoir des suites si dangereuses. Que la médisance n'ait aussi aucune part dans nos conversations. C'est une perfidie de parler mal de nos amis ; c'est une pure malice de blâmer ceux qui nous sont indifferens ; & c'est une lâcheté de médire de nos ennemis. Outre que les personnes qui jugent bien des choses, n'ajoûtent point foi aux paroles d'un esprit satyrique : ceux à qui il s'en prend, lui font payer bien cher les bons mots, qu'il n'a dit que pour réjoüir une compagnie. Un mèdisant divertit quelquefois: mais on le craint, chacun le regarde comme son ennemi particulier; parce qu'on sçait bien que la médisance n'épargne personne, & que la vertu la plus pure n'est pas à couvert de ses traits. La réputation coûte tant à acquerir, que c'est une grande injustice de vouloir détruire, sous quelque prétexte que ce soit, un si long & si penible ouvrage.

§. XLIV.
De la Sincerité.

CETTE vertu eſt ſi eſſentielle aux Perſonnes de Qualitè, elle eſt ſi peu connuë dans le tems où nous ſommes, qu'il ne ſera pas inutile d'en donner ici quelque idée; car je ne penſe pas qu'à moins d'avoir l'eſprit gâté par les fauſſes maximes du ſiécle, on puiſſe la connoître ſans l'aimer. Diſons donc qu'un homme ſincére ne ſe ſert jamais de déguiſement ni de fourberie pour aller à ſes fins : toûjours véritable dans ſes paroles, il ne peut ſouffrir les termes ambigus & équivoques, dont on uſe dans le monde pour ſurprendre ceux qui agiſſent avec franchiſe. Jamais il ne promet plus qu'il ne veut tenir, & il garde religieuſement ſa parole quand une fois il l'a donnée. S'il réconnoît qu'on attende de lui plus qu'il ne peut acorder, il explique ſes intentions, pour ne pas entretenir les gens dans une vaine eſpérance. Toutes les vérités qu'il ſçait, il ne les dit point, & tout ce qu'il penſe, il ne le découvre point; par la raiſon, que bien ſouvent la charité & la prudence le defendent. Mais quand elles lui permettent de parler,

il declare nettement sa pensée, & ses amis apprennent de lui, sur ce qui les regarde, la vérité qu'on leur cache par tout ailleurs: sa vertu brille avec d'autant plus d'éclat qu'il travaille moins à la faire connoître: & comme il est ennemi de toute affectation ses maniéres plaisent infiniment, parce qu'elles sont simples & naturelles. Ce n'est pas qu'il se laisse tromper: il prend de justes mesures pour éviter les piéges qu'on lui tend; mais c'est toûjours avec les égards necessaires, & sans temoigner aucun soupçon. Sa candeur admirable, acompagnée de beaucoup de sagesse, lui gagne tous les cœurs, & chacun tâche de lier commerce avec un homme de ce caractere. Une telle sincerité est rare sans doute, & particuliérement à la Cour. J'ai pourtant connu des personnes qui possedoient cette belle qualité: aussi étoit-il impossible de les connoître sans avoir pour elles, je ne dirai pas seulement de l'estime, mais même une espece de vénération. Au reste, la dissimulation, qui tient plus de l'artifice & de la ruse, que de la pru-

dence & de la vraie politique, est aussi préjudiciable à un homme qui prétend établir sa reputation & s'avancer dans le monde, que la sincerité, telle qu'on vient de la représenter, lui est avantageuse.

XLI.
Des Réconciliations.

CEUX qui refusent opiniâtrement de se réconcilier avec leurs ennemis, témoignent n'avoir gueres de Religion, & font bien connoître que leur naturel aproche de celui des bêtes feroces, dont l'aveugle fureur n'est satisfaite, qu'après qu'elles ont mis en piéces l'animal qui en étoit l'objet. La haine entre rarement dans un bon cœur, & s'il arrive qu'elle y entre, elle n'en ôte point certaines dispositions heureuses, qui le font aisement consentir à un accommodement raisonnable. J'avouë pourtant que ce n'est pas sans peine, que nous pardonnons à ceux qui ont voulu nous ôter la vie ou l'honneur. Mais après tout, plus il est dificile de vaincre nôtre ressenti-

ment, plus cette victoire est glorieuse & marque de grandeur d'ame. Les hommes du commun ne sont pas capables d'un si noble éffort. On voit à la vérité des personnes qui ont assez d'empire sur leurs passions pour oublier les injures qu'on leur a faites, & pour se réconcilier sincérement. Mais il y en a d'autres qui ne se réconcilient qu'en apparence, & par politique: ils craignent de passer pour impies s'ils ne le font pas, ou ils n'osent refuser leurs amis qui les pressent de s'acommoder. Cependant ils conservent au fond du cœur autant de haine qu'auparavant, & le même desir de se vanger. Pour ne pas avoir affaire à de telles gens, le meilleur moyen seroit de n'offenser personne: si cependant le mal est fait & que d'ailleurs nous ayons des preuves, que ceux, que nous avons outragés, ne se soient pas sincérement réconciliés avec nous, agissons à leur égard d'une maniere extrémement honnête; tâchons même de leur rendre service, pour les engager à ne nous plus haïr: mais défions-nous d'eux, sans néanmoins leur témoigner aucu-

ne défiance, & considerons-les comme des ennemis qui ne laisseront pas échaper l'occasion de nous nuire, s'ils peuvent quelque jour la trouver. Pour nous, agissons avec plus de sincérité ; accommodons-nous de bonne foi, & de bonne grace, sans chicaner sur les formalitez. Les petits esprits sont insuportables sur ce chapitre: on a toutes les peines du monde à terminer un différend avec eux; car ils ne sont jamais contens, qu'ils n'ayent réglé avec la derniére éxactitude, le lieu, le tems, les paroles qu'il faut dire & jusqu'aux moindres démarches que chacun des parties doit faire en ces occasions. Mais les personnes de mérite qui sçavent en quoi consiste le véritable honneur, ne tombent point dans ce défaut, & en usent d'une maniére plus noble, & plus généreuse.

XLVI.

N'étre point changeant.

QUAND une fois nous avons commencé une affaire, poussons-la jusqu'au bout, sans nous laisser éblouïr

par l'éclat de quelque chofe de brillant, qu'on étale à nos yeux pour nous furprendre. Un concurrent habile qui nous voit fur le point d'obtenir une place qu'il voudroit lui-même ocuper, tâche de nous en faire abandonner la pourfuite, foit en nous faifant donner de faux avis pour nous en dégoûter, foit en nous faifant propofer par quelqu'un qui fe dit nôtre ami, de traiter d'une Charge plus confiderable. Ne donnons point dans le piége, & préferons toûjours un avantage affuré, quoique médiocre, à un pofte éclatant, mais incertain. Gardons-nous bien auffi d'imiter certaines gens, qui par leur légéreté mettent eux-mêmes obftacle à leur bonheur & à leur fortune. Inconftans dans leurs projets, ils n'ont pas plutôt embraffé un parti ou une profeffion, qu'ils fongent à en prendre une autre. On ne réüffit point dans le monde par une conduite fi bizarre; & après tous ces divers changemens, on ne fe trouve ni plus fatisfait, ni plus avancé que le premier jour. Il faut enfin fe fixer; & lors qu'on a pris un genre de vie, on

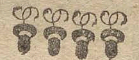
doit s'y tenir, & travailler à s'y rendre parfait & heureux. Ce n'est pas que si l'on a d'abord mal choisi, on ne puisse changer d'état ou d'emploi, mais un homme prudent ne fait jamais cette démarche sans considerer toutes les suites qu'elle peut avoir; & sans être bien sûr, non seulement qu'il n'y a rien à perdre au change, mais qu'il y a même quelque chose à gagner.

XLVII.

Caractere d'un Homme lâche & timide.

UN homme sans cœur, qui cache adroitement sa haine, est plus à craindre que deux ennemis déclarés. Comme il n'ose jamais attaquer personne à découvert, il a recours à la trahison & à l'artifice, ce qui rend les coups qu'il porte très-dangereux, parce qu'on ne s'y attend pas, & qu'on ne sçait d'où ils viennent: La crainte qui lui fait voir du péril ou il n'y en a point, lui persuade en même-tems, qu'il faut le prévenir, & l'engager à prendre de ridicules précautions con-

tre des maux imaginaires. Sa timidité qui vient de la foiblesse de son esprit, le rend soupçonneux, & le fait vivre dans une perpetuelle défiance; de sorte, qu'il regarde la plupart des gens comme ses ennemis, quoique le plus souvent on ne pense pas à lui. Il n'a gueres d'amis, ou plutôt il n'en a point du tout; car apréhendant toûjours d'etre trompé, il ne s'attache à personne, & n'aime point à rendre service pour peu qu'il y ait à risquer. On le trouve si dificile dans les afaires, qu'il seroit impossible d'en conclure aucune avec lui, si l'on ne lui donnoit toute sorte de suretés, lesquelles il prend toûjours d'une maniére dure & choquante. Ce sont là quelques-uns des mauvais éffets que produisent la lâcheté & la timidité. D'où il est aisé de comprendre combien il est important d'éviter le commerce des personnes, qui étant nées avec ces défauts, ont négligé de s'en corriger par le secours de la raison, & par les principes de la vertu.



§. XLVIII.
De la Réconnoiſſance.

LE plus mal-honnête homme ne peut s'empêcher d'avoir de l'eſtime pour les honêtes gens, & d'admirer en eux ce qu'il ne pratique pas de lui-même. De là vient, que les perſonnes réconnoiſſantes ſont eſtimées de tout le monde, ſans en excepter les ingrats. Auſſi la grâtitude eſt-elle un devoir naturel, & par conſequent indiſpenſable. Un bon cœur ſent bien la force de cette loi de la nature, & ſi quelqu'un eſt véritablement ſenſible aux bienfaits, c'eſt toûjours une ame noble & généreuſe. N'épargnez donc rien pour réconnoître les bons offices qu'on vous a rendus; & ſi l'occaſion, ou le pouvoir de le faire, vous manquent, du moins témoignez ſincérement, que vous en avez la volonté. Quand la gratitude ne ſeroit pas un devoir, elle eſt toûjours avantageuſe; car elle attire infalliblement de nouvelles graces à celui qui a ſçû réconnoître les premiéres qu'il a reçûës. Il eſt vrai qu'on trouve des gens, qui

pour avoir fait plaisir à une personne en des choses peu considerables, veulent éxiger d'elle les plus grands services. Quoique cela ne soit pas juste, la générosité vous doit engager en de pareils rencontres à faire tout ce que demandent de vous ceux, qui vous ont obligé les premiers: fondé sur cette belle maxime qu'en fait de réconnoissance on ne sçauroit aller trop loin. Si c'est vous, qui avez obligé les autres, ne les en faites jamais souvenir, & ne croyez pas qu'ils vous doivent tout. S'il se peut, n'éxigez même rien de ceux qui vous ont obligation. Que si le mauvais état de vos affaires vous force à leur demander quelque grace, faites-le avec tant de modestie & de rétenuë, qu'il semble que vous ayez oublié les bons offices que vous leur avez rendus. Je ne dirai rien ici contre l'ingratitude, chacun sçait qu'elle est aussi odieuse, que la réconnoissance est aimable, & que les ingrats ont toûjours passé pour des gens sans honneur.



§. XLIX.
Eviter les Contestations.

LE motif de toutes les disputes doit être la connoissance de la vérité, soit qu'on la cherche soi même, ou qu'après l'avoir trouvée, on veuille la faire connoître aux autres. Or une vérité contestée est ou indiférente en elle-méme, ou contraire aux inclinations de ceux avec qui l'on s'entretient, ou oposée à leurs préjugez. Si cette vérité est indifferente, pourquoi tant disputer ? A quoi bon s'échaufer inutilement pour la faire entrer dans leur esprit ? N'est-il pas plus à propos d'avoir pour eux une complaisance raisonable, que de leur deplaire par une résistance, qui ne pouroit rien produire d'avantageux ? Si la verité, dont on souhaite qu'ils soient persuadés, est contraire à leurs inclinations, il faut tâcher de la leur faire trouver aimable: & pour y réüssir, la douceur & l'honêteté sont nécessaires ; les contestations & la chaleur de la dispute gâteroient tout : car le cœur veut

être gagné & non pas forcé. C'est une place où l'on n'entre jamais par la brêche. Enfin, si la vérité qui est en question, est oposée à leurs prejugez, le moyen de les tirer d'erreur n'est pas de rejetter leur opinion avec mèpris, & de les tourner eux-mêmes en ridicules; ni de parler haut, & d'un air décisif: tout cela revolte les esprits, & les empêche de se rendre à la raison. L'on doit plutôt attaquer ces préjugez adroitement, faire voir par des raisons solides combien ils sont mal fondés, & ensuite établir sans passion & avec modestie la vérité du sentiment contraire; C'est ainsi qu'en usent ceux, qui sçavent vivre, & c'est de cette maniére, que les disputes d'érudition sont utiles & agréables. Si l'on trouve des gens opiniâtres, qui se fachent & qui s'emportent, il est inutile de contester avec eux: cela ne sert qu'à les aigrir davantage. On doit alors se contenter de connoître la vérité, & plaindre ceux qui ferment les yeux à sa lumiére.



§. L.

Etre régulier dans ſa conduite.

CELUI qui veut être régulier dans ſa conduite, & vivre conformement aux régles de la bienſeance, doit traitter les autres,chacun ſelon ſa qualité, & toûjours d'une maniere honnête. Il doit le reſpect à ſes ſupérieurs, l'obéiſance à ſes maîtres, la civilité à ſes égaux, & un acueil favorable à ſes inferieurs. Il faut qu'il traite avec douceur & avec bonté ceux qui lui ſont ſoumis, s'ils s'aquitent fidelement de leurs obligations ; & avec ſevérité, s'ils ne le font pas. Qu'il ne ſe contente point de les avertir de leur devoir, quand ils y manquent, & de les châtier s'ils mépriſent ſes avertiſſemens; mais qu'il ſoit lui-même extrêmement reglé dans toutes ſes actions. Car ſeroit-il raiſonable de condamner, & de punir ſevérement en autrui des fautes où l'on tomberoit le premier. La voye la plus ſûre & la plus facile pour porter les hommes à

pratiquer la vertu, c'eſt le bon exemple. Nous ſommes tous obligéz de nous le donner les uns aux autres: mais cette obligation regarde en particulier les Princes & les Grands; parce que comme on ſe fait un honneur de les imiter, ils font regner la vertu ou le vice, ſelon qu'ils ſont de bonnes ou de mauvaiſes mœurs.

§. LI.

Par où l'on peut juger des Hommes.

S'Il n'y a que les Maîtres de l'Art, qui puiſſent faire comme il faut la diſſection du corps humain, auſſi n'y a-t'il que les perſonnes les plus éclairées, qui ſoient capables de faire l'anatomie de l'eſprit & du cœur, que l'on prend ici pour les inclinations naturelles. L'amour propre ſe déguiſe ſi adroitement, qu'il faut avoir les yeux bien fins; pour le réconnoître au travers des aparences de la vertu ſous leſquelles il ſe cache. Il eſt donc néceſſaire d'y regarder de près pour découvrir ſes artifices. En public, il impoſe

aux

aux plus clair-voyans. Ainsi ne jugeons point d'un homme par les choses, qu'il fait à la vûë de tout le monde: comme il se voit observé, il se fait violence, & n'est pas dans son état naturel ; sur tout dans les actions d'éclat, où chacun travaille à acquerir de la réputation, & prend soin de cacher jusqu'à ses plus petits défauts. C'est dans le particulier, que nous devons examiner celui dont nous voulons connoître les mœurs, & les inclinations : alors son esprit se relâche, il suit librement son penchant ; & ce qu'il y a de bon & de mauvais en lui, paroît à découvert. Cela cependant ne suffit pas pour juger de son mérite : observons aussi, premiérement s'il est interessé ; car s'il ne l'est pas, c'est une preuve qu'il a le cœur noble. Examinons en second lieu, s'il s'acquite des obligations de son état ; car s'il est ainsi, c'est une marque qu'il a l'esprit solide. Mais si nous nous aperçevons qu'il soit interessé, & qu'il néglige de remplir ses devoirs ; quelques belles qualitez qu'il puisse avoir d'ailleurs, il est indigne de nôtre amitié, & de no-

tre estime. C'est encore un bon moyen pour connoître les gens, que de considerer l'usage qu'ils font de la bonne & de la mauvaise fortune.

§. LII.
De l'usage de l'une & de l'autre fortune.

L'Usage que fait un homme de la bonne & de la mauvaise fortune, montre quel est son génie, & nous aprend quels sont les sentimens qu'on doit avoir pour lui. Si la prosperité le rend fier & orgueilleux, ou que l'adversité l'afflige extrêmement & lui fasse perdre courage, il a l'esprit petit & l'ame basse: au contraire, s'il est ferme & constant dans les malheurs qui lui arrivent, ou que les faveurs de la fortune ne lui fassent rien perdre de sa bonté, de sa moderation, de son honnêteté, & de ses autres vertus; on peut dire qu'il a le cœur noble, & l'esprit élevé. En éffet, sans ces deux grandes qualitez, on ne peut témoigner dans les diverses conjonctures où l'on se rencontre, cette fermeté, & cette

égalité d'ame, qui marquent l'empire abſolu qu'on a ſur ſes paſſions. Pour pouvoir ſuivre dans l'occaſion le peu d'éxemples qui ſe trouve d'une vertu ſi ſolide, faiſons ſouvent réflexion que les biens de cette vie ſont ſi peu de choſe, qu'ils ne doivent point flatter nôtre orgueil, & que les peines qu'on y ſoufre, paſſent ſi vite, qu'elles ne doivent pas nous abbatre. Conſiderons auſſi, quel eſt l'excès de bonheur & de gloire qui nous eſt deſtiné, ſi nous faiſons des biens & des maux temporels l'uſage, que nous en devons faire. Perſuadez de ces vérités importantes, regardons en Philoſophes Chrétiens, les divers changemens de nôtre fortune: ſoit dans l'abbaiſſement, ou dans l'élévation, conſervons une humeur toûjours égale, & tenons une conduite toûjours uniforme. Montrons enfin que nous ſommes également capables, & de ſoûtenir le poid de la grandeur, & de ſuporter conſtamment les diſgraces.



§. LIII.

Des Lettres de Créance, des Blanc-ſignez, &c.

DANS le tems où nous ſommes, l'on doit prendre de grandes précautions pour ne pas être dupe des fourbes & des hypocrytes; car les perſonnes méme, que nous croyons nous être les plus devoüées, ſont quelquefois les premiéres à nous tromper. C'eſt pour cette raiſon qu'il faut être bien aſſuré de la probité de ceux, à qui l'on donne des Lettres de Créance. Je crois même que quand il eſt néceſſaire de donner ces ſortes de Lettres, on doit toûjours les acompagner d'inſtructions claires, préciſes, & qui déſcendent dans un grand détail; afin que ceux que l'on a chargé de conduire une affaire, ne puiſſent ſe couvrir d'aucun prétexte, ſi, pour leur interêt particulier, ils oſent faire quelque fauſſe démarche dans le cours de la négociation. Quant aux Blanc-ſignez, je ne voudrois jamais en confier à perſonne: Et quiconque fera réflexion,

que par là on met ſa liberté, ſon honneur, & ſa vie entre les mains d'autrui, ſe gardera bien d'expoſer tout ce qu'il a au monde de plus précieux ſur une choſe ſi facile à égarer, & dont un méchant homme peut faire ſi aiſement un mauvais uſage. Il ne faut auſſi donner à qui que ce ſoit des certificats de ſervice & de bonne conduite, quand on n'a pas des preuves de ce que l'on avance. De pareils témoignages ſont injuſtes, lors qu'ils ſont rendus ſans connoiſſance de cauſe, parce qu'ils font avoir des récompenſes à ceux, qui n'en méritent pas. Outre que s'il arrive enſuite que ces gens là abuſent des graces qu'ils ont reçû du Prince, on a régret, mais trop tard, d'avoir contribué à les leur faire obtenir, ſans être aſſuré qu'ils en étoient dignes.

§. LIV.

De la Curioſité.

LA curioſité eſt loüable, lors qu'elle tend à la connoiſſance de ce qui eſt utile & honnête: mais elle eſt de dangereuſe conſequence quand elle

nous mene trop loin, & qu'elle ne nous fait récherclier que des choses mauvaises, ou inutiles. Soyons curieux de ce qui regarde la perfection de nôtre état; instruisons-nous à fond de tous nos devoirs; servons-nous de tout ce que nous avons d'esprit pour les bien connoître, & pour exceller dans la profession que nous avons embrassée: Rien n'est plus avantageux, que d'être habile chacun dans son métier: C'est par là qu'aujourd'hui l'on se distingue, & que l'on peut espérer de s'avancer en peu de tems. Celui qui par une vaine curiosité, ou pour avoir la réputation d'être universel, veut s'apliquer à trop de choses, n'en sçait jamais bien aucune, & ne recueille pour fruit de son travail & de ses longues études, qu'une connoissance superficielle de diverses matiéres, qui souvent n'ont nul raport à sa condition. Ne pourra-t'on jamais persuader aux hommes de ne s'attacher qu'au solide? Cet Abbé qui devroit étudier sans cesse l'Ecriture-sainte, pour y aprendre une science toute divine, s'est infatué de l'Astrologie ju-

diciaire, & il paſſe les jours & les nuits à conſulter des Ephemerides, & à chercher les divers aſpects des Planétes, pour tirer des horoſcopes. Quelle folie de prétendre pénetrer dans l'avenir par le ſecours d'un art qui n'eſt appuyé que ſur les vaines imaginations de quelques anciens Fanatiques ! Les Aſtrologues les plus fameux avoüent, qu'ils n'ont point d'autre principe que l'expérience ; & cependant c'eſt l'expérience même qui les condamne, puiſqu'elle dement presque toûjours leurs chimeriques prédictions. Ce Mathématicien ſe morfond pour trouver la quadrature du cercle, ou le mouvement perpetuel, au lieu d'employer ſon tems à perfectioner les parties des Mathématiques, qui ſont le fondement de pluſieurs arts neceſſaires à la vie humaine. Ce Chymiſte, qui pouvoit ſervir le public en s'attachant à ce qu'il y a d'utile dans ſa profeſſion, s'eſt mis en tête de chercher la Pierre Philoſophale ; il ne ſonge à autre choſe qu'à réüſſir dans le *grand œuvre*, ſe flatant de changer bien-tôt tout en or, comme le Midas de la fable. Etrange

entêtement des hommes, qui leur fait rechercher avec tant de ſoin & de fatigue des choſes, que Dieu leur a voulu cacher ! Criminelle curioſité qui les porte à diſſiper leurs biens, à négliger leurs principaux devoirs, & à conſumer inutilement une vie, dont chaque moment devroit être ſi utilement employé.

§. L V.

Eviter le commerce des libertins & des eſprits foibles.

LA parole, ſoûtenuë de l'exemple, a tant de force, qu'il eſt très-dificile de réſiſter à l'impreſſion qu'elle fait ſur nous; C'eſt pourquoi il eſt important d'éviter le commerce de ceux qui vivent dans le déréglement, & qui ſont profeſſion de libertinage. Outre que les liaiſons que nous aurions avec eux, ruïneroient nôtre reputation ; leurs diſcours impies, leurs fauſes maximes, & leurs mauvais exemples, ne manqueroient pas d'alterer d'abord nos meilleures inclinations, de corrompre in-

ſenſiblement nôtre cœur, & de nous précipiter enſuite dans les malheurs où tombent le plus ſouvent ces ſortes des gens. C'eſt encore une des régles de la prudence, de n'entrer jamais en ſocieté avec les eſprits foibles & timides, qui ſont preſque tous ſcrupuleux& ſuperſtitieux. Comme leur maladie eſt contagieuse, le commerce que l'on a avec eux fait naître des ſcrupules & des doutes, qui partagent l'eſprit & l'empêchent de faire un juſte diſcernement des choſes. Ces doutes & ces ſcrupules nous cauſent auſſi des craintes frivoles, qui toutes vaines qu'elles ſont, ne laiſſent pas de nous troubler, & de nous ôter la liberté d'eſprit, & la tranquilité de cœur, ſans les quelles on ne peut ni connoitre quel eſt le meilleur parti, ni l'embraſſer avec confiance.

§. LVI.

N'uſer de fineſſe que par néceſſité.

LORS qu'il n'y a point de raiſon ſolide, qui nous oblige à diſſimuler, ce doit être une loix pour nous

d'agir avec franchiſe. A quoi bon faire toûjours le fin; affecter de parler d'une maniere envelopée ; & tenir une conduite miſterieuſe hors de ſaiſon ; Cela ne ſert qu'à donner de la défiance aux autres. D'où il arive, que quand la fineſſe eſt néceſſaire à celui qui en uſe ordinairement , elle lui devient inutile , parce qu'on eſt en garde contre ſes artifices. Les deſſeins d'un homme qui paſſe pour diſſimulé, ſont les plus faciles à déconcerter: car comme on ſe défie de lui , & qu'on l'obſerve avec ſoin, on ne manque gueres de rompre toutes ſes meſures. Je ne parle point ici de cette fineſſe. qui n'a pour but que de ſurprendre, & de tromper: chacun ſçait qu'elle eſt criminelle: Je parle de celle qui n'a rien de mauvais en ſoi; & je dis, que toute innocente qu'elle eſt, il ne faut l'employer que rarement, & par néceſſité. La règle génerale qu'on peut donner la-deſſus, c'eſt qu'il ne faut pas uſer de fineſſe pour tromper perſonne , mais ſeulement pour empêcher d'être trompé.



§. LVII.

De la mort d'un Ami.

C'Eſt une douleur bien ſenſible que celle qu'on reſſent quand on perd un homme de mérite qu'on aime, & dont on eſt ſincerement aimé. Une telle perte eſt d'autant plus grande, qu'elle eſt plus dificile à réparer: & il faudroit avoir la fermeté, ou plûtôt la dureté d'un Stoïque, pour n'en être pas vivement touché. Quoi que cette douleur ſoit juſte, il faut cependant tâcher d'en adoucir l'amertume par le ſecours de la Foi & de la raiſon: & conſiderer qu'en ces ocaſions il ne ſuffit pas de verſer des larmes, pour remplir les devoirs de la véritable amitié. On doit de plus, conſerver cherement le ſouvenir de ſon Ami; honorer ſa mémoire; éxecuter fidélement ſes derniéres volontez; aſſiſter ſa famille, ſi elle a beſoin de ſecours: & ſur tout, faire prier Dieu pour lui, afin d'avancer le bonheur de ſa ſeconde vie.



§. LVIII.

A la Cour la défiance est nécessaire.

LA Cour doit être considerée comme un pays ennemi, où mille piéges sont tendus pour nous surprendre. C'est là où les gens ont le plus d'honnêteté & le moins de sincerité. Défions-nous de leurs caresses artificieuses, & de leurs fausses confidences; & souvenons-nous, que leur maxime la plus commune est, de faire paroître au-dehors tout autre chose que ce qu'ils ont dans l'ame. Tel vous sourit, & vous témoigne de l'affection, qui ne cherche que l'occasion de vous perdre. Pour n'être pas la dupe de ces faux amis, un Courtisan habile cache également ses desseins, & ses pensées, particulierement sur ce qui regarde la conduite des Grands; ses desseins, afin que ses rivaux ne puissent les prevenir; & ses sentimens, de peur que ses ennemis ne les interpretent mal, & ne lui fassent une affaire auprès de ceux qui sont en état de lui nuire. On

dira ſans doute qu'il eſt pénible d'être toûjours ſur ſes gardes, & de ſe defier des perſonnes que l'on eſt obligé de voir tous les jours. J'en demeure d'accord: mais à la Cour ces précautions ſont d'une néceſſité indiſpenſable. Et après tout, il vaut mieux être circonſpect & reſervé dans ſes actions & dans ſes paroles, au hazard de ſe gêner un peu, que de s'expoſer à être trahi en découvrant ſon cœur à des gens de la fidélité des quels on n'a point de marque certaine. Je n'aprouve pourtant pas une défiance ſi générale qu'elle ne ſoufre nulle exception. J'avouë qu'on peut prendre confiance en un ami ſage, & d'une vertu eprouvée; mais jusqu'à ce qu'on ait le bonheur de trouver un pareil ami, le moyen le plus ſûr pour n'être pas trompè, c'eſt de ne ſe fier à perſonne.

§. LIX.

Des Paſſions dans ceux qui ſont avancez en âge.

CHACUN plaît d'autant plus, que ſes maniéres ont de raport à ſa

condition & à ſon âge. Ainſi l'air grand & majeſtueux nous plaît dans un Monarque; la gravité dans un Magiſtrat; la mine haute & fiere dans un Général d' Armée. De même, nous aimons à voir de la gayeté dans un enfant ; de l'activité dans une jeune homme ; du ſerieux dans un vieillard. Au contraire, une perſonne eſt d'autant plus deſagréable, qu'elle s'éloigne du caractére qui lui eſt propre. De là vient,qu'on ne peut ſoufrir dans un vieillard les paſſions des *j*eunes gens : mais c'eſt l'amour principalement qui rend ridicule un homme avancé en âge. En éffet, quelle plus groteſque figure, que celle d'un vieillard galand & paſſioné ? Et le moyen de s'empêcher de rire, quand on lui voit faire un perſonage, qui lui convient ſi peu ? C'eſt un grand malheur de perdre en peu de jours ce qu'on avoit acquis, d'honneur & de gloire, pendant une longue vie. C'eſt pourtant ce qui arrive aux vieilles gens, qui veulent vivre comme ils faiſoient pendant leur jeuneſſe, & qui ne ſont pas plus ſages, & plus maîtres d'eux-mêmes à ſoixante ans, qu'ils l'etoient à dix-huit.

§. LX.
Des Avis.

IL importe beaucoup à ceux, qui occupent les premiéres places, d'écouter les avis qu'on veut leur donner, & de suspendre leur jugement jusqu'à ce que la verité soit éclaircie. Comme on découvre bien des choses par cette voye, il est de la prudence d'un Ministre, d'un Général d'Armée, d'un Gouverneur de Place, &c. d'admettre les donneurs d'Avis, & de les récompenser liberalement, s'ils vérifient ce qu'ils ont avancé. Mais si pour donner bonne opinion de leur esprit & de leur adresse à démêler un intrigue, ils font de faux raports; & que par haine ou envie, ils osent même imposer des crimes à des gens d'honneur & de probité, ils méritent d'être sévérement punis comme des calomniateurs, dont les artifices peuvent avoir des suites dangereuses, & pour l'Etat, & pour ceux qui s'y laisseroient surprendre.

§. LXI.

Devoir des perſonnes élé-vées en dignité.

LES hautes dignitez demandent tant de ſoin, de travail, de vigilance, & d'application, que ce ſont plutôt d'illuſtres eſclavages, que des poſtes, où l'on puiſſe vivre au gré de ſes déſirs. Mais c'eſt une verité dont les Grands ne ſe laiſſent pas aiſément perſuader. Qui leur diroit, que plus on eſt élevé au-deſſus des autres, moins on eſt libre en un ſens, & plus on a de devoirs à remplir, de précautions à prendre, & de meſures à garder, leur parleroit un langage inconnu & barbare. Ils n'enviſagent dans les grands emplois que les honneurs qu'on y reçoit, & le pouvoir qu'ils donnent, ſans jamais penſer aux obligations & aux ſoins qui y ſont néceſſairement attachez. Il s'en trouveroit peu qui oſaſſent aſpirer aux premiéres Charges, s'ils conſideroient combien il eſt dificile de s'en aquiter dignement. Ce n'eſt pas aſſez pour celui qui en eſt ré-

vêtu, d'avoir les plus beaux talens de l'eſprit, ſi les plus nobles inclinations du cœur ne les acompagnent, & n'en règlent l'uſage : preſque toutes les vertus lui ſont encore néceſſaires, particuliérement la pieté, la prudence, & la moderation. Il eſt obligé, d'être règlé dans ſes mœurs, & dans toute ſa conduite, pour donner du crédit à la vertu ; d'avoir un grand zèle pour le bien de l'Etat, & pour les interêts de la Religion ; de contribuer autant qu'il peut au ſoulagement des miſeres publiques, & particuliéres ; de punir le vice avec ſévérité, de récompenſer liberalement le mérite; d'avoir l'équité pour unique règle de ſes actions ; d'être apliqué, vigilant, infatigable : En un mot, de ſacrifier ſon répos pour le ſervice de ſon Roi, & de ſa Patrie. Ceux que le Prince a établi pour rendre la Juſtice à ſes Peuples, pour commander ſes Armées, ou pour gouverner ſes Provinces, ſont indiſpenſablement obligez d'acomplir tous ces devoirs. Ce n'eſt auſſi que par là, qu'ils peuvent éviter les diſgraces, ſe maintenir avec dignité,& mériter une gloire ſolide.

§. LXII.

Ne se hâter pas de répondre dans les affaires importantes.

C'EST une témerité de dangereuse consequence, que de répondre sur le champ dans les importantes affaires, à moins que d'avoir une longue expérience soutenuë par une vaste capacité. Et quand même on auroit ces deux grands avantages, je croi que si l'occasion le peut permettre, il faut prendre du tems pour méditer la réponse qu'on doit faire à ce qui est proposé. Que par un orgueil criminel on ne se pique point alors de faire paroitre la grandeur, & la facilité de son esprit, en expédiant trop à la hâte, ce qui mérite d'être éxaminé à loisir. En ces rencontres, on ne fait point de fautes légéres; sur tout, quand il y va de l'interêt de l'Etat.

§. LXIII.

Ne point protéger les Méchans.

RIEN n'eſt ſi beau que de faire de bien à tout le monde, ſans en excepter nos plus grands ennemis. Il n'y a que les méchans qu'il ne faut jamais ſoûtenir. Ce ſeroit ſe déclarer protecteur du vice, & renoncer par conſequent à la qualité d'homme d'honneur. Un Miniſtre qui donne aux méchans du crédit & de l'autorité, en les avançant dans les Charges, ſe rend réſponſable de tous les crimes qu'ils peuvent commettre, en abuſant de leur pouvoir. Et outre que Dieu châtiera ce Miniſtre injuſte & infidele, le Prince a droit de le punir, de ce qu'il a confié ſon autorité à des ſujets indignes, qui ſelon toutes les aparences, en feroient un mauvais uſage.

§. LXIV.

Comment on ſe doit comporter envers les ingrats.

QUE le déplaiſir d'avoir trouvé des ingrats ne nous porte jamais à les blâmer. Les réproches & les plaintes ne ſont pas propres, à leur faire reconnoître leur faute. Au contraire

s'ils se voyent décriez par nos discours: l'indiference qu'ils avoient pour nous se change en haine, & ils ne gardent plus de mesures avec nous. Le moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, c'est de les traiter avec la même honnêteté qu'auparavant, sans leur témoigner aucun ressentiment de leur ingratitude. Cette moderation les charme: elle les fait bien-tôt répentir de n'avoir eû aucun égard pour des personnes qui en usent si bien avec eux: & enfin elle les oblige à changer de conduite. Ne vaut-il pas mieux gagner ainsi les gens par une bonté qui les touche, d'autant plus qu'ils sentent bien qu'ils en sont indignes, que de les irriter par nos réproches, par nos froideurs, ou par une fierté dédaigneuse, qui les rend nos ennemis.

§. LXV.

Ce qu'il faut observer dans les grandes entreprises.

DANS les grands desseins il s'agit souvent de tout gagner, ou de tout perdre. Comme les suites en sont

très-dangereuſes s'ils n'ont pas un heureux ſuccès, on doit prendre beaucoup de précautions avant que de s'y engager. Il eſt certain d'abord qu'on n'en doit jamais former aucun, qui ſoit important, à moins qu'on ne ſoit capable de le bien conduire, & d'en venir heureuſement à bout. Pour cela, le génie ſeul ne ſufit pas: l'application, la fermeté, & la diligence dans l'éxécution, ſont encore néceſſaires. Il faut de plus, que ceux qu'on choiſit pour être aidé dans les grandes entrepriſes aient du jugement & du courage. Car s'ils manquent de jugement, le moindre obſtacle les arrête; les difficultez, qui ſe préſentent, les embaraſſent, & les rebutent; et s'ils n'ont pas de cœur, la vûë du péril les étonne, la tête leur tourne, & l'on a le déplaiſir d'échoüer par leur faute. Ceux avec qui on ſe lie en ces rencontres doivent auſſi être gens d'honneur. Je ſçai qu'il n'y a rien à craindre des perſonnes de ce caractére, & qu'elles ſont aſſez engagées quand elles ont donné leur parole. Cependant à cauſe de l'importance des afaires, dont il s'a-

git, de l'inconſtance des hommes, dans le choix deſquels on ſe trompe ſi aiſément, & des accidens que l'on voit ſouvent arriver, je croi qu'il eſt néceſſaire pour la ſureté commune, de mettre par écrit les choſes dont on convient avec ces perſonnes, & les réſolutions que l'on prend de concert; & même de les exprimer en des termes ſi clairs, qu'ils ne donnent point de lieu à l'équivoque. Si les choſes ne réüſſiſſent pas, & que l'on ſoit trahi ou abandonné, ces ſortes d'écrits ſervent à juſtifier la conduite qu'on a tenuë : ils font voir qu'on n'a point eû de part aux fautes des autres, & que c'eſt à eux ſeuls, que le mauvais ſuccès des affaires doit être imputé: ou par ce qu'ils ont manqué de cœur dans le danger, ou par ce que voulant ſuivre leurs caprices, ils n'ont pas éxecuté ce qui avoit été réſolu. Le ſecret n'eſt pas moins important dans les grands deſſeins, que les choſes dont je viens de parler. C'eſt ce qu'on va faire voir dans la maxime ſuivante.

§. LXVI.

Du Secret.

LES plus grands Politiques travailleroient inutilement, si le secret n'étoit gardé dans leur conseil. En effet, les entreprises les mieux concertées ne réüssissent point pour l'ordinaire, quand ceux qui ont interêt de s'y opposer, les découvrent. Quelques justes que soient les mesures que l'on prend, ils les rompent toutes, & vont au devant de tous les desseins que l'on forme contre eux. C'est principalement à la Cour, qu'on doit être en quelque sorte impénétrable: les esprits y sont si subtils, qu'il ne faut qu'un mot, qu'un regard, pour leur faire connoître ce qu'on ne voudroit pas qu'ils sçûssent. Combien de projets voit-on avorter, parceque ceux qui devroient cacher leurs intentions avec le plus de soin, se laissent pénétrer par des gens plus fins qu'eux. Il y a même des personnes, qui faute de jugement ou d'expérience, découvrent leurs desseins au premier venu, sans considerer à quoi leur ingénuité les expose. En vérité, on trouve si peu de fidélité parmi les hommes, qu'on ne sçaauroit trop les examiner, & les

éprouver avant que de s'ouvrir à eux. Ils demeurent pourtant tous d'accord que chacun est obligé de garder le secret, dont on lui a fait confidence, & que c'est un dépôt sacré auquel on ne doit jamais toucher, Mais où est celui, qui observe éxactement cette loi, ou plutôt qu'il ne la viole, s'il espére trouver son compte dans cette infidélité ? Quand je dis que le secret est une chose inviolable & sacrée, je ne pretens pas néanmoins que cette proposition soit universelle, & que cette règle n'ait point d'exception. Car si, par exemple, un ami après m'avoir fait promettre que je ne le découvrirai point, me fait confidence d'une entreprise criminelle, où il s'est engagé: je dois, il est vrai, faire tous mes éforts pour l'en détourner; mais si je n'en puis venir à bout, & que je n'aye point d'autre moyen pour l'empêcher d'éxécuter la résolution qu'il a prise, il m'est permis de revéler son secret. La raison de cela, c'est qu'en l'assurant que je ne découvrirois à personne ce qu'il vouloit me confier, j'ai crû qu'il étoit incapable de rien faire qui

fût

fût indigne d'un honnête homme;ainſi je n'ai prétendu m'engager à garder le ſilence, qu'en ſuppoſant qu'il n'avoit aucun mauvais deſſein à me communiquer. D'ailleurs, il eſt certain que toute promeſſe faite contre un premier devoir, eſt nulle. Or ſi j'ai promis de ne point declarer un deſſein criminel, cette promeſſe eſt oppoſée à l'un de mes premiers devoirs ; puis qu'elle eſt contraire à cette loi de la nature ſi utile & ſi juſte, qui oblige tous les hommes de s'oppoſer, quand ils le peuvent, au progrès du mal, & d'empêcher qu'on ne commette de mauvaiſes actions ; cette promeſſe eſt donc nulle, & je ne dois point la tenir. On peut voir par là, & par les éxemples qu'on trouve dans l'Hiſtoire, qu'il eſt périlleux d'ètre le dépoſitaire du ſecret d'autrui,&ſur tout de celui des Grands, où l'intetêt de l'Etat ſe trouve quelquefois mêlé. C'eſt pourquoi tout homme ſage doit éviter autant qu'il peut, d'avoir part au ſecret des autres. Ce n'eſt pas qu'il faille rejetter la confiance qu'un véritable ami nous témoigne en nous ouvrant ſon cœur,

Comme je ſuppoſe cet ami ſage & vertueux, il ne nous découvrira jamais rien, que nos premiers devoirs nous obligent à révéler. Alors la loi du ſecret aura toute ſa force, & il faudra plutôt tout perdre, que de la violer.

LXVII.
De l'Eſperance & du Deſeſpoir.

LES hommes qui ne devroient ſuivre que les lumiéres d'une raiſon éclairée, ne jugent ordinairement des choſes que ſelon leur humeur & leur temperament. Ainſi les préſomptueux acoûtumez à ſe flater, ſe perſuadent fortement qu'ils obtiendront tout ce qu'ils deſirent : & les timides qui ſe défient d'eux-mêmes, & des autres, deſeſpérent preſque toûjours de réüſſir dans leurs entrepriſes. Evitons avec ſoin ces extrémitez dangereuſes ; car le deſeſpoir & la trop grande confiance font également négliger les moyens d'avoir un heureux ſuccès. L'expérience ne nous aprend-t'elle pas auſſi qu'il arrive ſouvent tout le contraire

de ce que l'on s'étoit imaginè. D'où il s'ensuit, que bien des gens trompez par une vaine espérance, ou troublez par une crainte mal fondée, se réjoüissent, ou se chagrinent par avance fort mal à propos. Ces raisons devroient, ce me semble, nous persuader, qu'après avoir fait tout ce que la prudence veut que l'on fasse pour venir à bout d'une affaire, nous devons demeurer, autant qu'il est possible, dans une grande rranquilité, sans jamais nous abandonner ni à la crainte, ni à l'espérance, ni au desespoir. En sorte néanmoins, que ne négligeant rien de ce qui peut faire reüssir nos desseins, nous prenions en même tems les précautions nécessaires pour prévenir les suites facheuses qu'ils peuvent avoir, supposé que le succés n'en soit pas favorable. Si nous suivions cette maxime, le bien qui nous arriveroit, seroit d'autant plus agréable, que nous l'aurions moins attendu; & le mal seroit moins grand & moins sensible, à cause du soin, que nous aurions eu de nous y preparer.

§. LXVIII.

Soutenir les Interêts de la Vertu.

LA Vertu opprimée eſt un objet qui touche ſenſiblement un homme généreux, & qui lui fait employer tout ce qu'il a de crédit pour ſoutenir les interêts des foibles, qu'on veut injuſtement détruire. Mais cette générosité eſt bien rare dans ce ſiécle. On voit, ſans s'émouvoir, le vice triomphant s'élever par ſes artifices ſur les ruïnes de la vertu ; & les perſonnes même qui pouroient facilement l'en empêcher, n'oſent s'oppoſer à cette injuſtice. Cependant il me ſemble que, quoi qu'il en puiſſe arriver, nous ſommes obligez d'avertir ſecretement ceux, qui ont l'autorité en main, des fourberies dont on ſe ſert pour opprimer l'innocence, ou de nous en déclarer nous-mêmes les protecteurs, ſi nous avons aſſez de pouvoir pour la défendre. Une action ſi hardie nous fera ſans doute des ennemis: Mais il n'importe ; les gens de bien prendront nôtre

parti en cette occasion. Et après tout, quand il y anroit beaucoup à risquer, le pourions-nous faire pour une meilleure cause que celle de la vertu ?

§. LXIX.
De l'Irrésolution.

CEUX qui n'ont point d'objet arrêté, & qui sont toujours incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, errent dans le monde à peu près comme des voyageurs errent dans un bois, dont ils ne savent pas les routes. Il faut travailler de bonne heure à bien connoître les divers états de la societé civile, & embrasser ensuite celui que nous jugerons nous être le plus propre. On se trouve quelquefois à la fin de sa vie, avant que d'avoir pensé à quoi on doit l'employer. Cependant elle est si courte cette vie, & le tems est si précieux, que c'est un grand mal d'en perdre une partie considerable en demeurant dans l'incertitude de la profession qu'il faut choisir. Il y a une autre sorte d'incertitude, ou plutôt d'irrésolution, qui n'est pas

tout à fait si préjudiciable, mais qui ne laisse pas de nuire beaucoup : elle consiste à ne sçavoir à quoi se résoudre dans les afaires & dans les divers accidens, qui arrivent; à déliberer vainement quand le tems presse, & qu'il faut promptement se déterminer. Je sçai qu'il est trés-utile d'examiner les choses avant que de rien entreprendre: mais quand il y a lieu de craindre qu'on ne laisse échaper l'occasion d'éxecuter un dessein, & dans tout autre rencontre où le succès dépend de la diligence ; c'est une grande faute de consummer en de longues déliberations le tems, qui est nécessaire pour agir. Les esprits foibles & timides ont ce défaut : aussi ils ne sont nullement propres aux grandes affaires, qui se ruïnent souvent par la lenteur, & qui demandent en ceux qui en ont le maniment, un grand courage, soûtenu par un jugement décisif & solide.

§. LXX.

N'être point précipité dans ses jugemens.

D'Où vient que les hommes ſont remplis d'erreurs ſur toutes ſortes de matiéres ? D'où vient qu'il y en a tant qui ſe conduiſent par de faux principes? C'eſt, qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de réchercher la vérité dans les choſes de ſimple ſpeculation, & d'éxaminer quel eſt le meilleur parti dans celles de pratique. La juſtice & la vérité ne ſe préſentent pas d'abord à l'eſprit: les nuages que forment les paſſions, & les préjugez, nous empêchent d'apercevoir diſtinctement ce qui eſt juſte, & ce n'eſt souvent qu'après une éxacte & longue récherche que nous avons le plaiſir de le bien connoître. Les plus habiles gens ſe trompent quelquefois malgré toutes leurs réflexions; que ſera-ce donc des petits génies qui n'aprofondiſſent rien, & qui ne font que voltiger, pour ainſi dire, ſur la ſurface des choſes. Il nous eſt de la derniere importance d'éviter la précipitation dans nos jugemens: elle eſt la ſource des héréſies & des cabales; elle produit les querelles & les factions, qui diviſent les eſprits, & troublent le repos

des peuples. C'eſt auſſi cette précipitation & la malignité de nôtre cœur qui nous portent à donner une mauvaiſe interprétation aux actions des autres, contre cette maxime fondée ſur la loi naturelle, qu'on doit prendre en bonne part tout ce qui peut y être pris. D'ailleurs, l'entêtement & l'opiniatreté, vices également dangereux dans la Morale, & dans les afaires Civiles, ſont les ſuites ordinaires de la précipitation dont je parle. Evitons-la donc avec ſoin. Et puiſque le Ciel nous a donné la raiſon pour guide, ne jugeons de rien, que par ſes lumiéres, ne ſuivons jamais dans nôtre conduite les mouvemens impétueux de nos paſſions; leſquelles nous faiſant prendre un parti trop à la hâte, nous réduiſſent à la facheuſe néceſſité de manquer à nôtre parole, où à nôtre devoir. L'eſprit le plus ſublime tombe dans l'erreur, s'il va trop vite: au lieu qu'un génie mediocre qui éxamine les choſes de prés, & à loiſir; aperçoit ce qui avoit échapé à des yeux plus clairvoyans, mais moins attentifs.

§. LXXI.

Comment il faut agir avec ceux qui nous ont aidé en quelque affaire.

LORSQUE deux ou pluſieurs perſonnes ont entrepris de concert une affaire, & qu'elles ont toutes contribué à la faire réüſſir, celui qui s'en attribuë à lui ſeul le profit & la gloire, a bien peu d'honneur & d'équité. Eh quoi ? n'eſt-il pas juſte, que ceux qui ont partagé avec nous les fatigues & les périls d'une entrepriſe, ayent auſſi part aux avantages qui en reviennent. Un homme qui dans ces rencontres oſe ſe vanter fauſſement, que toute la gloire d'un heureux ſuccès lui eſt duë, perd par ſa vanité beaucoup plus qu'il ne veut gagner: car outre qu'il s'attire moins d'eſtime que de mépris en ſe loüant ſoi-même, les plaintes que font de ſon orgueil, & de ſa mauvaiſe foi ceux, qui l'ont utilement aidé, & des quels cependant il tâche de rabaiſſer les ſervices, afin que les ſiens en paroiſſent plus importans, le dé-

crient si fort dans le monde, qu'il ne trouve plus personne qui veuille le seconder dans ses desseins. Au contraire on se fait un plaisir d'aider & de servir ceux, qui sans jamais parler de ce qu'ils ont fait, attribuent tout le succez de leurs entreprises à la valeur ou à la bonne conduite des autres : & leur extréme modestie, bien loin de diminuer l'éclat de leurs belles actions, en réleve avantageusement le merite.

§. LXXII.

Des accidens imprévus.

IL arrive quelquefois qu'un accident imprévû rompt les mesures les plus justes, & met un obstacle presque insurmontable à l'execution des desseins les mieux concertez. Il n'est pas possible de donner des régles précises de ce qu'on doit faire en ces occasions : cela dépend de la situation où se trouvent alors les esprits, & les choses. Je dirai seulement qu'on doit déliberer aussi long tems que les affaires le peuvent permettre; & qu'après cela il faut que ce qui aura paru le plus avantageux

ſoit éxécuté hardiment, & avec autant de confiance, que ſi l'on avoit tout éxaminé plus à loiſir. C'eſt en de pareilles conjonctures qu'un grand courage eſt de ſaiſon. C'eſt alors qu'on réconnoît clairement quel eſt le génie de celui, qui a la conduite de l'entrepriſe. Heureux, ſi par ſon habileté il ſçait trouver de bons expediens ; & ſi conſervant un grand ſang froid au milieu du péril, ou de l'embaras des affaires, il donne ordre à tout avec cette merveilleuſe préſence d'eſprit qu'on a tant admirée dans les grands hommes.

§. LXXIII.

Des bienfaits, des récompenſes, & de la diſtribution des Emplois.

QUAND ceux, qui gouvernent, n'acordent les graces, & ne diſtribuent les Emplois, que par faveur, c'eſt un grand mal pour le Royaume, dont ils ont l'adminiſtration. Cela rébute les gens de mérite qui ſentent bien, qu'on leur ravit en quelque ſorte, ce que l'on donne aux autres : & comme les prin-

pales Charges ſe trouvent remplies par des Sujets qui en ſont indignes, les particuliers en ſouffrent, & le corps de l'Etat en récoit un notable préjudice. Mais quand ſelon les régles de la véritable Politique, les récompenſes ne s'accordent, qu'à ceux, qui les ont mérités par leurs ſervices; que la diſtribution des Emplois & des Poſtes ſe fait avec juſtice, & avec choix, chacun tâche de s'en rendre digne, perſuadé que ſa fortune ne depend que de ſa vertu. D'ailleurs les affaires publiques en vont mieux; le calme & la joye regnent par tout, & l'ordre eſt gardé en toutes choſes: parce que ceux à qui le Prince a confié ſon autorité étant gens de bien, s'acquitent de leur devoir avec éxactitude, & ne travaillent qu'à rendre les peuples heureux: Nous voyons maintenant dans un Païs l'éffet de cette ſage Politique: le Roi donne tout au mérite, & rien à la faveur. Auſſi eſt-il admirablement bien ſervi, & l'on peut dire que le ſoin extréme, qu'il a toûjours pris de bien choiſir ſes Miniſtres, ſes Généraux d'armée, & ſes autres Officiers, n'a pas

peu contribué à la félicité de ses Sujets; & à le faire monter lui-même à ce haut point, de gloire & de puissance où nous le voyons élevé.

§. LXXIV.

De la maniere d'accorder ou de refuser des graces.

IL y a des gens qui acordent ce qu'on leur demande ; mais c'est toûjours où trop tard, oú à de certaines conditions, oú de si mauvaise grace, qu'on ne leur en sçait point de gré. Si vous avez dessein de faire plaisir à quelqu'un, & que vous vouliez en même tems vous concilier son affection, faites lui sentir que c'est de bon cœur que vous lui rendez service. L'air chagrin & la contrainte avec la quelle on fait quelque chose en faveur d'une personne, diminue de plus de la moitié le prix du bienfait qu'elle reçoit. Au lieu que quand on sçait l'art d'obliger, la maniére dont on donne, est plus agréable que le don même, & fait plus d'impression sur un cœur, qui est sensible à aurre chose qu'à l'interêt. Il n'est pas

moins utile de sçavoir refuser: c'est-à-dire d'addoucir par des paroles & par des maniéres civiles & obligeantes ce qu'un refus a de desagréable &d'amer. Un honnête homme est si fâché de ne pouvoir contenter tout le monde, il en use si bien avec les personnes qui ont affaire à lui, qu'il s'en fait aimer même en leur réfusant leurs demandes: & il les renvoye persuadées qu'il ne tient point à lui, qu'elles ne soient pleinement satisfaites. De sorte qu'on ne lui a pas moins d'obligation de ce qu'il refuse avec peine, que de ce qu'il accorde avec plaisir.

§. LXXV.

De la vie retirée, & de celle du grand monde.

QUE la vie retirée est douce! qu'elle est tranquille & agréable! Un homme qui vit dans la retraite, éloigné des obiets qui pourroient exciter les passions, joüit d'une profonde paix; ce qui lui rend la recherche & la connoissance de la vérité plus façiles. C'est dans la solitude qu'il s'acoûtume à ju-

ger ſainement de tout : ſon cœur y devient plus pur, & ſon eſprit plus éclairé : il y aprend mille choſes par la lecture & par la méditation ; & jamais il ne ſe laſſe de contempler les perfections divines, qui éclatent d'une maniere admirable dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace. Il ſemble au contraire, que celui qui occupe un poſte fort conſiderable, ſoit à plaindre. Que de ſoins, dit-on, que de fatigues, que d'agitations dans les grands Emplois! J'en demeure d'acord: cependant je penſe qu'un homme élevé aux premiéres Charges, qui a les qualitez néceſſaires pour s'en acquiter dignement, goûte dans ſa condition des douceurs, qui balancent bien ſes peines. Car s'il remplit tous ſes devoirs, comme je le ſuppoſe, quel plaiſir n'eſt-ce pas pour lui de ſervir utilement ſa Patrie & ſon Roi, de défendre le foible, de proteger l'innocent, d'aſſiſter le pauvre, d'avancer les gens de mérite ; en un mot, d'employer ſes richeſſes & ſon crédit à faire du bien à une infinité de perſonnes! Ceux qui ont le cœur aſſez noble & aſſez géné-

reux pour faire un si bon usage des avantages d'une haute fortune, & qui, outre cela, ont beaucoup d'étenduë & de pénétration d'esprit, sont sans doute apellez au manîment des grandes affaires ; & ils doivent faire valoir au profit de l'Etat les rares talens qu'ils ont reçû du Ciel: les Emplois subalternes, ni la vie privée ne conviendroient point à ces grands génies, que Dieu a créez pour regir les autres. A l'égard de ceux, qui n'ont qu'une vertu commune, & un esprit médiocre, ils peuvent embrasser la vie retirée, sans que le public y perde beaucoup: & s'ils n'y sont point apellez, ils ne doivent s'engager que dans un état proportionné à leurs forces & à leur capacité.

LXXVI.

Des sentimens que nous doit inspirer l'usage des créatures.

NE nous imaginons pas que les créatures qui contribuent tant à nôtre perte, ne puissent contribuer

beaucoup à nôtre salut. Si nous en sçavions faire un bon usage, & que nous n'eussions pour elles que les sentimens qu'il en faut avoir, ce qu'elles ont de bon & d'aimable nous porteroit à aimer celui qui leur a tout donné; & ce qu'elles ont d'imparfait & de mauvais nous empêcheroit d'avoir aucun attachement pour elles. La beauté de l'univers, & en particulier celle des créatures raisonables, nous donneroit quelque idée de la beauté souveraine de Dieu, & nous feroit désirer d'être unis à lui pour jamais. L'esprit, la force, la bonté, la sagesse, l'équité & les autres qualitez que l'on estime dans les hommes, nous feroient admirer les perfections divines, qui sont la source de toutes nos vertus, & le principe de tous nos biens. Les plaisirs que l'on goute sur la terre, & que l'on recherche avec tant d'ardeur, quoi qu'ils soient mèlez de beaucoup d'amertume, nous feroient penser combien grands doivent être ceux dont on joüit dans le Ciel; & nous engageroient à travailler pour y avoir place. D'autre part les désordres qui regnent

dans le monde, nous ôteroient l'envie de nous y attacher. Les miseres de cette vie, & sa courte durée, nous feroient comprendre que le véritable bonheur ne s'y trouve pas. Enfin les imperfections & les vices de ceux avec qui nous vivons, nous empêcheroient d'aimer personne par aucun autre motif, que celui d'une charité toute pure. De cette sorte les passions déréglées ne troubleroient point nôtre cœur: l'éclat éblouïssant des biens sensibles feroit peu d'impression sur nôtre esprit; & les mêmes objets qui sont presque toûjours l'occasion de nôtre ruïne, seroient la cause de nôtre bonheur.

§. LXXVII.
De l'Exil,

L'EXIL n'est proprement qu'un changement de lieu qui ne doit faire aucune peine à celui dont la conduite est sans reproche. Tous les païs sont également bons aux gens de bien: ils trouvent par tout ce qui est nécessaire à la vie, & cela leur suffit. Quand donc par quelque revers de fortune on

est obligé de se rétirer dans une espèce de solitude, après avoir toûjours vêcu à la Cour, il ne faut point murmurer ni se plaindre inutilement: cela ne sert qu'à faire paroitre combien on est foible. On doit plûtôt abandonner de bonne grace ce que l'on ne sçauroit plus rétenir. Les grands hommes ont moins de peine à quiter les prémiéres Charges, qu'à les accepter. Ils sçavent combien il est difficile d'en bien remplir tous les dévoirs; & comme ils les possedoient sans attachement, c'est sans doulenr & sans tristesse qu'ils les perdent. Les accidens qui les leur ôtent, & que l'on apelle cummunement malheurs & disgraces, ils les considerent comme la premiére cause de leur félicité: parce qu'après cela se voyant délivrez de mille soins accablans, & des inquietudes attachées aux grands Emplois, ils commencent à goûter les douceurs de la liberté, & à joüir du calme heureux d'une vie paisible & innocente.



§. LXXVIII.

De la Captivité.

IL en eſt à peu près de la captivité comme de l'exil : les priſons dans leſquelles les choſes néceſſaires ſont accordées, & où l'on réçoit celles qui peuvent occuper l'eſprit, ne doivent être conſiderées que comme des ſolitudes, où l'on peut joüir d'un répos tranquile, en s'accomodant au tems, mais où l'on eſt miſerable, ſi l'on s'abandonne au chagrin & à la triſteſſe. Quand on a la conſcience nette, c'eſt une erreur de ſe perſuader qu'on eſt malheureux, parce qu'on eſt renfermé dans un plus petite ſpace de terre qu'auparavant. Uu Chartreux ſe plaît dans ſa Cellule, quoi qu'il lui ſoit défendu d'en ſortir. Pourquoi cela? parce qu'il s'eſt fait une douce habitude de ce que d'autres régardent comme une ſervitude inſupportable. Que celui qui eſt en priſon ait aſſez d'empire ſur ſoi pour faire le même, il ne ſera ni plus contraint, ni moins libre que le Chartreux. Ce ſeroit agir en homme raiſonnable : mais le meilleur ſeroit d'agir

en Chrétien, & d'avoir pour la vie du grand monde les sentimens que la Religion nous inspire. Si je ne craignois qu'on m'accusât de faire le Prédicateur, je raporterois ici un bel endroit de Tertullien, qui parlant aux Chrétiens renfermez dans des cachos affreux pour
"la cause de la Foi. Ne vous afligez
"pas, leur disoit-il, de ce que vous êtes
"séparez du monde : car si vous êtes
"persuadez, comme vous le devez
"être, que le monde est une verita-
"ble prison, vous serez beaucoup plus
"libre dans vos prisons, que vous ne
"le seriez dans le monde. Il y a pourtant des gens qui sans être coupables s'afligent mal à propos pendant leur prison, parce qu'ils régardent l'état où ils sont, comme une peine, qu'on leur impose, & comme le triomphe de leurs ennemis : mais leur douleur n'est qu'un éffet de leur imagination blessée : il faut considerer si la captivitè est en elle-même un grand mal, & s'il ne dépend point de nous d'en faire un bon usage, sans se soucier de ce qu'elle est selon le sentiment des autres, dont l'opinion ne nous peut

rendre malheureux. C'est ainsi qu'un esprit sain juge des choses ; il les prend toûjours du bon côté, & par là il se trouve heureux dans le même état, où un autre croiroit être miserable.

§. LXXIX.
De l'Amour & de l'Imitation de Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST, qui connoissant la corruption des hommes, sçavoit que sa parole seule ne feroit pas assez d'impression sur leurs esprits pleins d'orgueil & de préjugez, ne s'est pas contenté de leur donner une Loi toute celeste pour régler leurs mœurs ; mais il l'a pratiquêe lui-même le prémier, afin de les animer par son exemple, qu'il nous a donné, il a ajoûté le secours de sa grace, sans le quel nous n'eussions pû ariver à la souveraine félicité qu'il nous a promise. Et ce qui dévroit particulierement nous toucher, c' est, qu'une charité pure, & désinteressée a été le principe de tout ce qu'il a fait pour nous. Il n'avoit pas besoin de ses créatures ce Dieu qui trouve en

lui-même la source inépuisable de son bonheur. Cependant il a bien voulu s'unir à nôtre nature, & souffrir la mort pour des pécheurs dignes des plus sévéres chatimens. Que de misericorde ! que d'amour on voit paroître dans unDieu qui s'est en quelque sorte annéanti pour nous sauver ! Que ce motif est propre à toucher les personnes généreuses,& qu'il est difficile,quand on pense sérieusemeut aux bienfaits que nous avons réçû de Nôtre Seigneur, qu'il est difficile, dis-je, de lui réfuser un cœur qui lui apartient à si juste titre ! Ah, si nous sommes sensibles aux bons offices qu'on ne nous rend d'ordinaire,que par interêt, quelle réconnoissance ne dévons-nous point avoir de tant de graces, que JESUS-CHRIST ne nous a faites, que parce qu'il nous a aimez. Cet adorable Sauveur nous a donné dans sa Vie & dans sa Mort un parfait modéle de toutes les vertus qui peuvent nous faire obtenir la Couronne immortelle, qu'il nous destine, & pour la mériter il veut que nous marchions sur ses traces. Mais ayant égard à nôtre foiblesse, il nous

promet son sécours pour combattre les puissants ennemis qui veulent nous perdre. Suivons donc avec confiance un si grand Chef, & un si bon Maître; imitons ses exemples ; & pour nous garantir des erreurs qui regnent dans le monde, jugeons des choses comme il en a lui-même jugé ; soyons persuadez que les richesses, les plaisirs & les honneurs qu'il a méprisé, ne méritent pas nôtre attachement. Croyons aussi que les souffrances qu'il a aimé, jusqu'à mourir sur une Croix, sont moins à craindre qu'à souhaiter: & souvenons-nous que la voye, qu'il a suivie pour arriver à la gloire, ou il est élevé, n'est pas semée de fleurs, mais qu'elle est arrosée de sang &de larmes.

§. LXXX.
De la Mort.

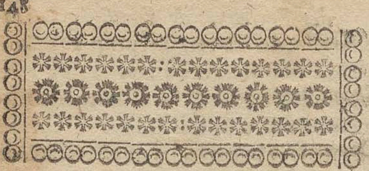
APRES avoir proposé mes sentimens sur ce que l'on doit faire, & sur ce qu'il faut éviter durant le cours de la vie, il est à propos, ce me semble, que je dise quelque chose de la mort, qui en est le terme fatal & le

& le moment le plus important. Je ſçais que la ſéparation de l'ame d'avec le corps ne peut être que violente, & que les eſprits les plus fermes ne peuvent l'enviſager ſans quelque frayeur. Cependant je ne penſe pas qu'il ſoit auſſi dificile que ſe l'imaginent les ames timides, de ſortir du monde avec la même généroſité qu'on y a vêcu. En éffet, pourquoi tant rédouter un paſſage ouvert depuis tant de ſiécles ? Ne vaut il pas mieux ſoûtenir courageuſement la vûë d'un péril qu'on réconnoit inévitable, & au quel tous les hommes ſont nécеſſairement exposez? L'eſperance du bonheur qui nous eſt aſſûré, ſi nous mourons avec des diſpoſitions ſaintes, devroit plûtôt nous faire déſirer la mort, que craindre de perdre la vie. Si nous apprehendons la douleur, conſiderons que ſouvent elle eſt aſſez legere, ou qu'au moins elle dure peu : Et ſi la ſeverité des jugemens de Dieu nous épouvante, le Sang de JESUS-CHRIST répendu pour nôtre ſalut, & l'amour infini qu'il a pour des ames qui lui ont tant coûté, doivent calmer nos craintes, nous in-

ſpirer beaucoup de confiance. Si nous ſommes juſtes, ce qu'il ne faut pourtant pas ſe perſuader, eſperons en ſa bonté, qui couronnera les œuvres que nous aurons fait par ſa grace: & ſi nous ſommes pecheurs, ne déſeſperons point de ſa miſericorde, puis qu'elle n'a point de bornes: & que l'Ecriture nous apprend, qu'il ne réjette jamais un cœur pénetré des ſentimens d'une penitence ſincere. Penitence heureuſe dont on doit lui demander la grace, avec Foi, avec humilité, & avec perſeverance. Il faut cependant avoüer que ceux qui négligent les devoirs de la Religion, paſſent leur vie dans les délices, ont grand ſujet de craindre la mort. Car outre que leur perte eſt certaine, s'ils en ſont ſurpris, ce qui n'arrive que trop ſouvent, comme JESUS-CHRIST nous en aſſûre; quand même une maladie leur laiſſeroit quelque tems pour penſer à leur ſalut, ou ils ſe flattent qu'elle ne ſera pas mortelle, & ainſi ils ne ſe préparent point à mourir; ou ſi ſe voyant à l'extremité, ils demandent les Sacrements de l'Egliſe; ſouvent c'eſt moins le fruit d'une véritable converſion, que l'éffet d'une crain-

te ſervile. Ils ne renoncent pas ſincerement aux plaiſirs du monde, ni aux objets de leurs paſſions crimineles, leſquels ils ont toûjours aimées avec tant d'ardeur. Car cet amour fortifié par une longue habitude, a jetté dans leurs cœurs de ſi profondes racines, qu'il faudroit un miracle de la grace pour l'en arracher. Et cette grace extraordinaire, Dieu la donnera-t'il à ceux, qui durant tant d'années ont oſé violer & mepriſer ſes ſaintes Loix ? Le plus ſûr moyen pour ſe garantir des frayeurs de la mort, eſt donc de s'y préparer par une vie pure & innocente; de ſe détacher de bonne-heure de ce qu'un jour il faudra quiter pour jamais; de penſer ſouvent qu'en ce dernier moment où l'éternité commence, les plaiſirs finiſſent, les grandeurs humaines diſparoiſſent, les biens temporels s'évanouiſſent; enfin de ſe perſuader fortement, que l'on ne trouve point alors d'autre conſolation que dans le ſouvenir d'avoir aimé Dieu, & de l'avoir ſervi avec une conſtante fermeté malgré la corruption du Siecle.

FIN.



LES MAXIMES DE LA SAGESSE HUMAINE,

OU LE PORTRAIT D'UN HONESTE HOMME.

RENDEZ au Créateur ce que l'on
doit lui rendre.
Réflechissez avant que de rien entreprendre.
Point de societé qu'avec d'honnêtes
gens
Et ne vous flattez pas de vos heureux
talens.

Con-

Conformez-vous toûjours aux sentiments des autres;
Cedez honnêtement si l'on combat les vôtres.
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit ;
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit.
N'entretenez personne au delà de sa sphere ;
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincere.
Tenez vôtre parole inviolablement;
Et ne promettez point inconsidérement.
Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.
Sans être familier, ayez un air aisé;
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.
Aimez sans interêt, pardonnez sans foiblesse ;
Soyez soûmis aux Grands sans aucune bassesse.
Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.

A l'egard des Procès n'en intentez
aucun.
Ne vous informez point des affaires
des autres;
Sans affectation dissimulez les vôtres.
Prêtez de bonne grace avec discernement.
S'il faut récompenser, faites-le grassement.
Et de quelque façon que vous vouliez paroître,
Que ce soit sans excès, & sans vous
méconnoître.
Compatissez toujours aux disgraces
d'autrui;
Supportez ses défauts, soyez fidele
ami.
Surmontez le chagrin où l'esprit
s'abandonne;
Et ne le faites pas rejallir sur personne.
Où la discorde regne, apportez-y la
paix;
Et ne vous vangez point qu'à force de
bienfaits.
Reprenez sans aigreur, loüez sans
flatterie.

Riez passablement, entendez raillerie.
Estimez un-chacun dans sa profession,
Et ne critiquez rien par ostentation.
Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,
Et mettez-les au rang des affaires secrettes.
Prevenez les besoins des amis malheureux:
Sans prodigalité rendez-vous généreux.
Moderez vos transports d'une bile naissante;
Et ne parlez qu'en bien d'une personne absente.
Fuyez l'ingratitude, soyez réconnoissant.
Joüez pour le plaisir, & joüez noblement.
Parlez peu, pensez bien, & ne trompez personne;
Et faites toûjours cas de ce que l'on vous donne.
Ne tirannisez pas le pauvre debiteur,
Pour vous comme pour lui, soyez de bonne humeur.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie.

Ne divulgez jamais ce que l'on vous confie.

Ne vous vantez de rien, gardez vôtre ſecret.

Après quoi, mettez-vous au-deſſus du caquet.

Ces Maximes ont été trouvées dans la caſſette d'un grand Prince après ſa mort.

FIN.



ortez
vous
vôtre
s du

dans
s sa

Ratio humana
Leges



